

# Folklore Brabançon

histoire et vie populaire

N° 283 - OCTOBRE 1994 Périodique trimestriel

WISBROE  
Archives

138



# LE FOLKLORE BRABANÇON

*Histoire et vie populaire*

Octobre 1994 - N° 283

**Organe du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant.**

**Président:** Didier ROBER, député permanent

**Vice-Présidents:** Willy VANHELWEGEN et Pierre BOUCHER, députés permanents.

**Directeur:** Gilbert MENNE

**Rédacteur:** Myriam LECHENE

**Conseiller artistique:** Marc SCHOUPPE

Prix du numéro: 120 F.

Cotisation 1994 (4 numéros): 400 F.

Siège: rue du Marché aux Herbes, 61, 1000 Bruxelles

Tél. 02/504.04.30

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 00. Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

Compte du Service de Recherches Historiques et Folkloriques:  
091-0115273-66

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs.  
Toute la correspondance doit être adressée au Directeur.

Il existe une édition néerlandaise du «Folklore Brabançon» qui paraît également tous les trois mois et qui contient des articles originaux. Mêmes conditions d'abonnement.

## SOMMAIRE

- «La Fleur en papier doré». Estaminet historique et folklorique du Vieux Bruxelles, par Emile KESTEMAN p. 171
- Sur les pas des Chevaliers... à Bruxelles et en Roman Pais de Brabant, par Jean-Claude GALES-LOOT p. 188
- Types peu connus, ou oubliés, du folklore bruxellois et du Roman Pais de Brabant, par Maurice DESSART p. 230
- Un Gaumais à l'Abbaye brabançonne d'Affligem. Le peintre Dom Wilfrid Jacmin O.S.B. (1853-1911), par Dom Wilfried VERLEYEN O.S.B. p. 233

## «La Fleur en papier doré.» Estaminet historique et folklorique du Vieux Bruxelles

par Emile KESTEMAN, Président  
Greiner Jane Tony, Vice-Président A.E.B.

Il subsiste toujours, ce café que les étudiants de l'ULB appelaient «Zusterke van Liefde» ou «La Fleur» ou encore «Chez Van Bruaene». Et il est bien vrai que plusieurs lignes culturelles et imaginaires traversent ce haut lieu de culture et de zwanze tout à la fois.

Il ne faut pas oublier que par son fondateur Gérard Van Bruaene la tradition remonte au Courtraisis dont sa famille était originaire. Et le nom de l'établissement d'ailleurs rappelle le plus pur et le plus osé des poètes flamands du siècle passé, Guido Gezelle: «'t Goudblommeke in Papier» que le patron avait joliment traduit par «Fleur en Papier Doré». D'ailleurs entre fenêtre et porte, un cadre le rappelle. Et l'on voit une couronne de fleurs (Bloemenkrans) entourer un poème manuscrit de l'illustre écrivain de la Flandre occidentale. Inutile de dire que le document a probablement été fabriqué de toutes pièces par l'ancien maître des lieux, Gérard Van Bruaene lui-même.



«La Fleur en papier doré». Un asile de paix, des murs couverts de souvenirs.



La maison en pierre dorée. Extrait de «Folklore et Joyaux des Communes belges» Robert Desart et Anna Quatrevaux.

D'autre part ce lieu quelque peu mystérieux et magique a été choisi comme endroit de réunion par un Wallon de Lessines, René Magritte, et tous ses amis: Marcel Lecomte, René Verboom, Charles Plisnier, Aubin Pasque, Louis Scutenaire, Irène Hamoir, Robert Goffin, Michel de Ghelderode, Marcel Mariën, E.L.T. Mesens, Jacques Lacomblez, Georges Thiry et André Blavier.

Gérard Van Bruaene était un type sympathique et rondouillard qui se produisait sur les planches du théâtre de l'Alhambra, boulevard Emile Jacqmain. Il était traversé par le rêve de recréer une chambre de rhétorique où le peuple s'adonnerait à la poésie et à la culture tout en se plongeant dans une certaine saveur de vivre. En marge de ses activités de comédien, il s'engageait dans une quantité invraisemblable d'initiatives de tous genres et, pour finir, a pratiqué mille métiers, tous assez éphémères, qui ne l'ont certes pas enrichi. Le petit Gérard a été antiquaire, marchand de tableaux, administrateur dans une société de cadres, créateur de lieux originaux (La Vierge Poupine, rue de Namur; In den Hoef, à Uccle; Le cabinet de Maldoror; L'Image Notre-Dame, Impasse des cadeaux, rue Marché-aux-Herbes) et cabaretier jusqu'à la fin de sa vie.

Philosophe anarchiste, travaillé intérieurement par de vieux rêves culturels, soucieux d'être de son temps et d'œuvrer à préparer l'avenir, poète et auteur d'aphorismes qu'on appelait «Inscriptions», le petit Gérard était soupçonné de tendances nationalistes, considéré comme le secrétaire d'un Parti communiste éphémère, ami des arts et des poètes, introducteur dans notre pays des peintres expressionnistes allemands.



Le saint des saints



Seance publique du «Grenier Jane Tony, à la «Fleur en papier doré». De gauche à droite, Danièle Damou, Jacques Onol, Louis Navetsteen, Michel Geons, Emile Kesteman et Amina-Ram

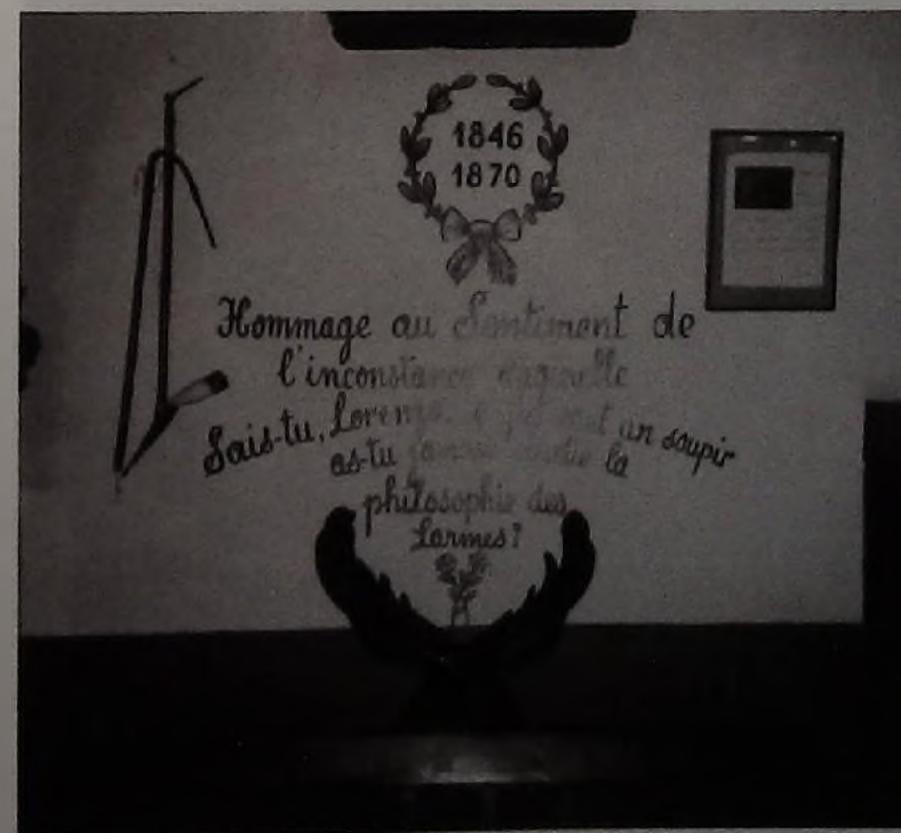


Lors d'un dîner: Alain Viray, journaliste, Lode Koustermave, peintre, et Marie-Claire d'Orbaix dans un instant de complicité avec Emile Kesteman.

Au fond le petit Gérard qui témoignait d'une belle indépendance d'esprit essayait de se frayer un chemin dans la société en créant le lieu de la liberté et de l'art total, où régnait l'esprit du Roi Ubu d'Alfred Jarry.

Souvent l'on a parlé de «La Fleur» comme du lieu de réunion à Bruxelles des surréalistes. Au fond ces surréalistes se conduisaient comme des dadaïstes et tentaient d'atteindre un point de créativité totale, non sans abandonner complètement certains éléments bourgeois qui les caractérisaient.

«La Fleur en Papier Doré» témoigne de tout cela. Il suffit de voir les «Inscriptions» sur les murs. «L'homme a droit à vingt-quatre heures de liberté par jour», «Philologue, il est permis de te taire dans toutes les langues». Puis il y a des aphorismes en flamand. D'abord cette traduction d'un poème suédois «Waar het gras groeit sterft de koe»; ce qui veut dire que plus de personnes meurent d'abondance que de disette. Ensuite, au-dessus de la cheminée, en thiois, ancien flamand: «Ole com



Un vers d'Alfred de Musset.

boven». Cette inscription a un double sens puisqu'elle rappelle que le naturel réapparaît toujours en surface, mais elle signifie aussi que les peintres ont une suprématie sur les littéraires.



Lors de la manifestation *Jei Bourgeois et sa fanfare du Meyboom*.

Le petit Gérard n'était pas resté indifférent à un certain cosmopolitisme. Et vers les années trente il jetait de temps à autre un regard vers Paris. On s'en rend compte quand on découvre cette banderole sur laquelle brillent ces lettres, exaltant un écrivain de l'époque, «Vive Lautréamont». En 1924, Serge Diaghilev fait représenter dans la capitale française les «Ballets russes». Les surréalistes ne sont pas du tout d'accord. Ils pénètrent dans la salle et pour protester, ils déroulent une banderole avec les mots que vous connaissez.

En outre, il faut savoir que c'est à Bruxelles que «Les Chants de Maldoror» d'Isidore Ducasse, alias le Comte de Lautréamont, ont été publiés et que René Magritte les a illustrés. D'ailleurs six lithographies de l'artiste se trouvent accrochées à la porte à côté du comptoir.

D'où provient ce lien étroit entre le peintre surréaliste wallon et cet anarchiste flamand amoureux de son passé et sincèrement épris d'art? C'est que Gérard en dehors de son métier de comédien avait été marchand de tableaux et était à l'origine de plusieurs ventes de tableaux du maître surréaliste qui n'en était alors qu'à ses débuts. Il ne jouissait pas encore de cette réputation mondiale qui est la sienne actuellement.

Le petit Gérard était fort soucieux de rendre son estaminet de plus en plus attractif. Et quand «Le Diable au Corps» de la rue aux Choux –autre cabaret littéraire– ferma ses portes, notre homme acheta le poêle de Malines pour la somme –aujourd'hui minime– de cent francs. Mais il se mit vite à fabuler. Et selon le témoignage de sa propre fille, qui a



La première salle de «la Fleur en papier doré» où trône un poêle de Malines qui se trouvait jadis au «Diable-au Corps» rue aux Choux.



Emile Kesteman, Jean Dumortier, secrétaires du grenier Jane TONY et Gustave Viseur, ancien secrétaire communal de Charleroi.

enseigne à Berkendael, le petit Gérard faisait supposer à ses interlocuteurs que ce fameux poète aurait pu se trouver quelques années plus tôt dans l'appartement occupé rue de l'Arbre béni à Ixelles par Charles De Coster, l'inoubliable auteur de «La légende de Thyl Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandre et ailleurs». Or l'exiguïté de cet appartement que nous avons visité en compagnie de Michel Hainaut, secrétaire général du Cercle d'histoire locale d'Ixelles, ne peut nous laisser aucun doute sur la supercherie de ces propos.

Gérard Van Bruaene avait été très lié à des personnalités de tout premier plan telles Paul Van Ostayen, l'auteur surréaliste flamand qui avait écrit «De Bezette Stad» (La Ville Occupée) et qui finirait ses jours dans un sana; à Jacob Smits, le peintre des paysans de la Campine, dont le souvenir est rappelé grâce à une photo et une coupure de journaux, rappelant ses funérailles, à Jan Cox, dont tant de tableaux sont accrochés au Musée d'Art Moderne, à Bruxelles; à Albert Beeldens, qui était devenu un bon peintre de dimanche; à Marc Eemans, né à Saint-Gilles-lez-Termonde, historien d'art et lui-même peintre, témoin oculaire du mariage à «La Fleur» du grand écrivain flamand Hugo Claus.

La décoration de l'établissement a été faite à son image, ramassée, hétéroclite et parfois bizarre. On y trouve un immense cadre avec le collier de la Toison d'Or, un daguerréotype, une photo de Bériot, violoniste de Guillaume I, roi des Pays-Bas et mari de la Malibran, retouchée au crayon, un raseur que l'on faisait osciller pour écarter les fâcheux, des statues pieuses, un autoportrait de Juliette Cambier, à qui Roger Kerwyn



Rencontre amicale. La première salle de la «Fleur en parloir d'abord».



«La Fleur» les portes s'ouvrent!

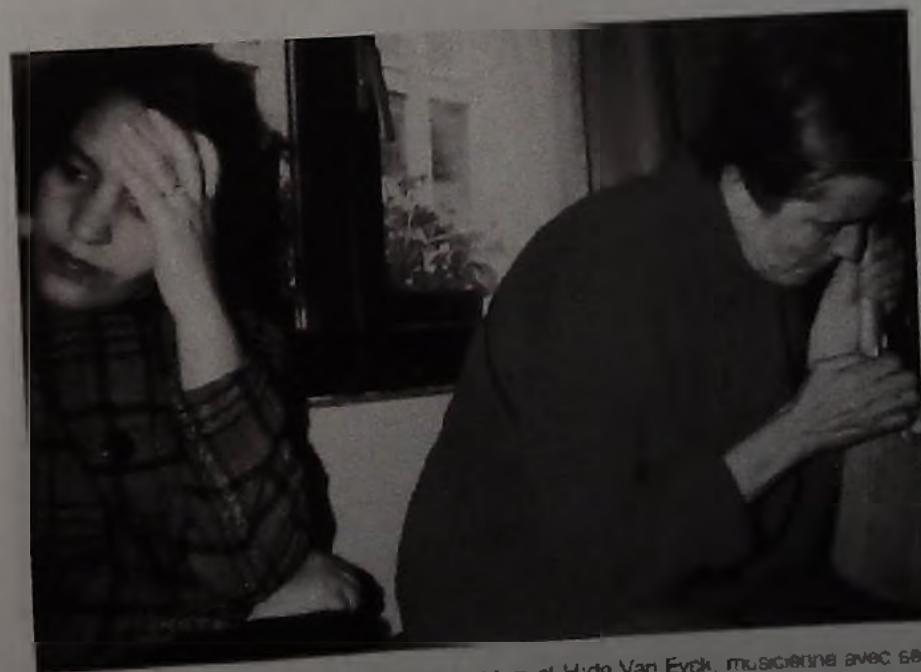
de Marcke-ten-Driessche a consacré un poème, une affiche annonçant des séances de lecture d'extraits de pièces de Molière, un cor de chasse, une pièce sculptée en bois. Puis il y a les vitraux de Louis de Contini avec les invocations de l'ancienne litanie de la Vierge: Porte du ciel, priez pour nous, Arche d'Alliance, priez pour nous, etc... Et la palette de Pol Magis, peintre liégeois et frère de Marco Magis, graveur et élève de Louis Collet.

Pendant des années, après la dernière guerre mondiale, les «Permanences poétiques» se sont réunies en ce lieu. Elles étaient dirigées par Jean-Paul Flament et Anita Nardon. Leur groupe faisait la promotion des expositions de peinture et de sculpture qu'on y organisait. Elles avaient lieu environ toutes les trois semaines pendant la saison artistique. C'était l'occasion de présenter un recueil ou de lire des textes. A un certain moment, le succès du café-théâtre en Grande-Bretagne et en France aidant, Richard Camard y amena des comédiens et des récitateurs. Le spectacle commençait toujours par un poème qui résumait les tendances et les qualités de l'œuvre exposée. Herman Closson, l'auteur de la pièce consacrée aux quatre fils Aymon, était souvent de la partie. Les gens aimaient se retrouver en cet endroit si chaud et si accueillant pour y ouvrir leur horizon. Et on y rencontrait pas mal de personnes qui fréquentaient autrefois le CELF (Centre d'Etudes littéraires françaises) dirigé par André Légier qui s'étaient d'abord réunis au «Lievkenshoek», place de la chapelle, puis à «La Légende», près de la Grand-Place.

Jean-Paul Flament et Anita Nardon quittèrent «La Fleur» pour fonder «La Rose traversée» dans les couloirs du métro Madou. Puis plus tard Anita Nardon devint la critique que plus aucune galerie d'art n'ignore.



Réunion au sommet (1er étage). A l'arrière le tableau de Prolo représentant «La Fleur en papier doré».



Réunion de travail, la poétesse Kheridja Laddam et Hida Van Eyck, musicienne avec ses instruments médiévaux.

C'est vers les années 79 que quelques poètes commencèrent à se lire leurs poèmes dans la troisième pièce de l'établissement. Puis Mireille Dabée, pendant les grandes vacances, se servait du premier étage comme atelier. Elle y recevait le tout Bruxelles. Eliane Champlyn, poète, Franz Mertens, musicien, Jacques Michiels, aumônier des artistes, René Kips, prêtre à Saint-Nicolas (Bourse), Michel Hainaut, Jef Bourgeois, peintre des Marolles et conservateur du théâtre des marionnettes de Toone, Josée et Alex Van Haelen, les patrons de «La Fleur», etc... Parmi ces personnalités, Jane Tony, qui depuis vingt-cinq ans exploitait Marché-aux-Peaux près de la Grand-Place, le Grenier aux Chansons.

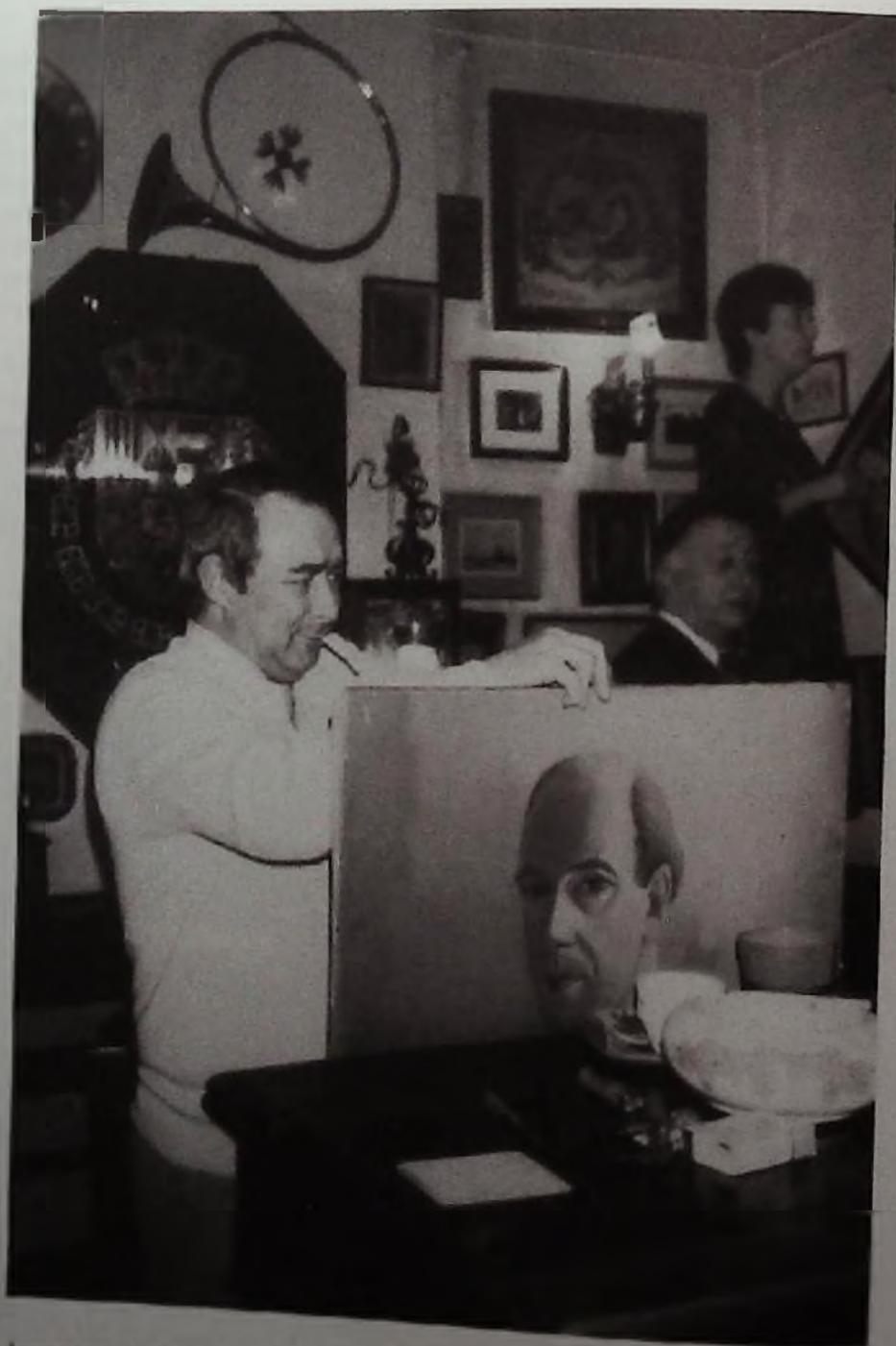
Lorsque cette dernière décéda en 1981, un comité se réunit pour poursuivre les activités artistiques et littéraires de Jane Tony: Alain Viray, journaliste à «La Dernière Heure», Francine Arnoul, sœur de Wangermée, patron de la RTBF, Didier Kervyn de Marcke-ten-Driessche, Alain Miniot, professeur au Conservatoire, Michel Hainaut, Mireille Dabée et Emile Kesteman. Pascal Vrebos avait été convoqué mais en raison de ses séjours à l'étranger il avait toujours dû se faire excuser.



Réunion à l'étage: Alain Miniot, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles et Emile Kesteman.



Réunion de travail à l'étage de la «Fleur en papier doré»

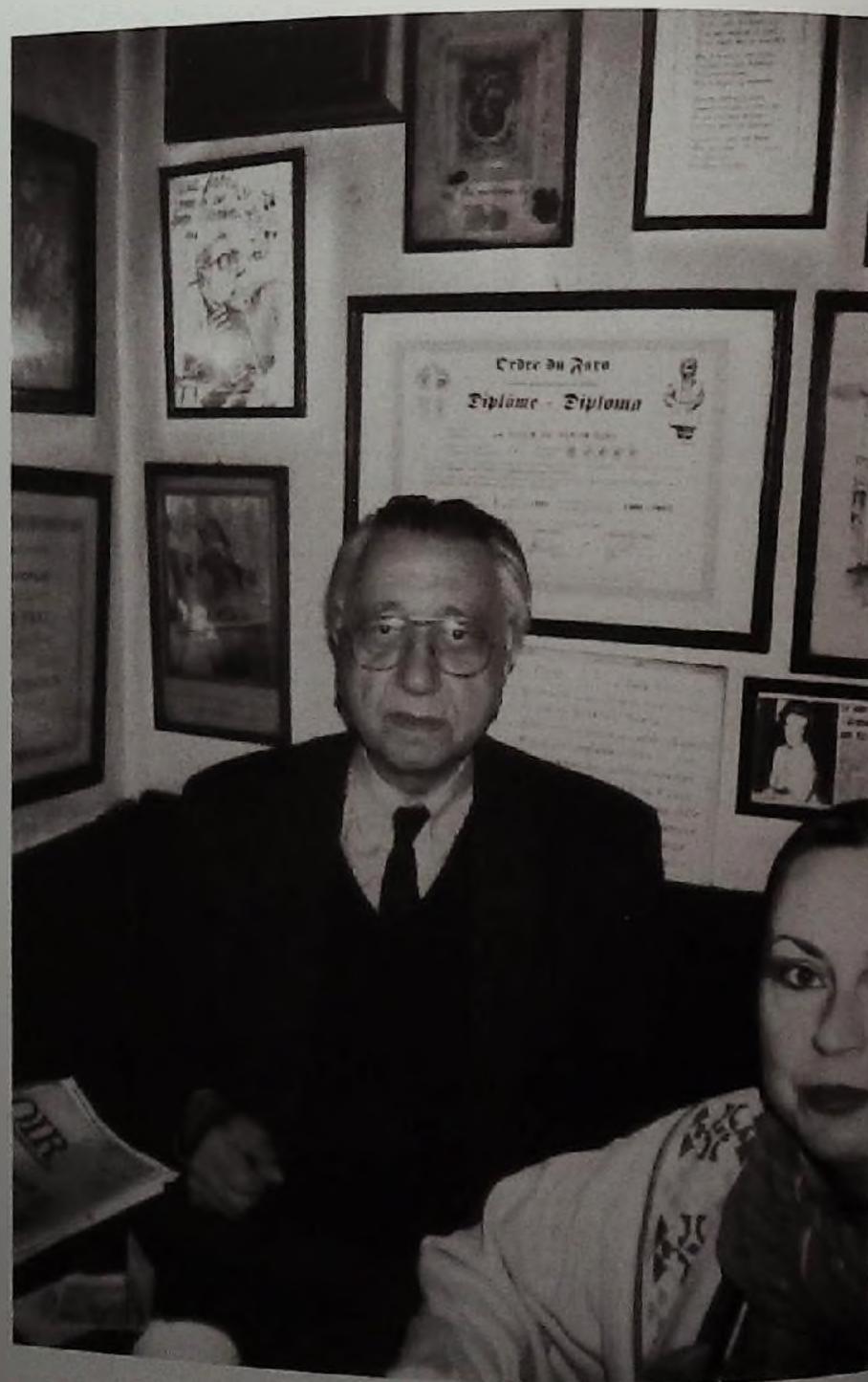


Approchage de l'autportrait d'Edmond Vanderkammen, membre de l'Académie de langue et de littérature françaises et fondateur du «Journal des poètes». En présence: les patrons, Alex et Joëlle Van Haeren et Emile Kesteman.

Le «Grenier Jane Tony» était né et Emile Kesteman fut porté à la présidence de cet organisme qui prétendait poursuivre à «La Fleur en Papier Doré» les activités du «Grenier aux Chansons». La première réunion publique eut lieu en l'honneur de Jane Tony qui pendant tant d'années accueillit des écrivains chevronnés et des jeunes dans son cabaret artistique et littéraire. Puis ce fut au tour de Jean Van Noten d'avoir cet hommage, lui qui conçut les cartons de tant de tapisseries et dessina tant de timbres.

Il était là et son épouse, Rose Hardouin qui s'était si bien intéressée à la jeunesse de notre bonne ville de Bruxelles puisqu'elle avait dirigé l'Ecole de la Reine de la rue des Tanneurs et qui s'était penchée sur «Le Pays de la Scholle». Avec l'aide de Mireille Dabée, on consacra des séances et des dossiers à Georges Sion, secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie, à Thomas Owen, à Liliane Wouters, à Marie-Claire d'Orbaix, à Jeanine Moulin, à Marcel Lobet, à Louis Dubrau, à Michel Ducobu, à Carlo Masoni, à Arthur Haulot et à bien d'autres qu'il serait fastidieux d'énumérer de façon exhaustive. Des séances furent également l'occasion d'accueillir des artistes plasticiens tels Louis Collet, Henri Van Eepael, Marianne Dock, etc...

En dehors de ces réunions publiques qui ont lieu deux ou trois fois par mois, il y a les réunions de travail, véritables séminaires susceptibles de donner une place aux vrais poètes. Depuis quatorze ans, de vingt à trente personnes se réunissent chaque mois. On n'envoie aucune convocation écrite. Tout se passe en un premier temps, au niveau de l'oralité. Dès lors cela pénètre davantage dans le corps et nos racines. Les poètes viennent de tous les coins de la Wallonie (Liège, Arlon, Namur, Bouillon, Charleroi, le Brabant wallon), de Bruxelles et de ses environs. Ils lisent en français des inédits et les soumettent à l'appréciation de leurs pairs. L'on ne participe à ces réunions que sur invitation. Il n'y a cependant aucune exclusive politique ni philosophique, ni esthétique. On se base uniquement sur des critères de qualité. Pour être choisi, il faut publier ou présenter quelques documents permettant au comité de faire un choix approprié. Les poèmes présentés paraissent par après dans une revue au titre écologiste: Les Elytres du Hanneton. Comme Bruxelles est une réalité polyethnique, un Grec s'est joint à ces écrivains belges, puis un Espagnol, un Italien, une Japonaise, etc... Chacun lit dans sa propre langue et l'on traduit en français. Les textes paraissent dans les deux langues. Il m'est impossible d'énumérer tous les noms de poètes qui sont ainsi passés par le Grenier Jane Tony, mais il y a eu des Africains. Depuis quelques temps une Algérienne de religion musulmane vient y lire avec fougue ses poèmes. De nombreux jeunes qui sont originaires d'Arlon, de Flémalle-Haute et de Bouillon. En général on force les anciens à s'adapter aux nouveaux venus. Cela permet au groupe, dans son ensemble, de se renouveler. Le groupe de poètes qui se réunit à «La Fleur en Papier Doré» est ainsi un merveilleux instrument d'intégration culturelle pour des écrivains étrangers qui s'installent dans notre belle province de Brabant et à Bruxelles.



L'auteur, Emile Kastamon, vice-Président de l'Association des écrivains belges de langue française en compagnie de Marianne Dock, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de la ville de Bruxelles.

Et Domenico Milano, qui a été à la tête du service s'occupant de l'écologie aux Communautés européennes nous a avoué: «C'est depuis que je viens au Grenier que je me sens intégré à Bruxelles». D'ailleurs c'est la fréquentation du Grenier qui a incité l'écrivain grec Sotiris Tsambras à publier dans son pays une anthologie bilingue français-grec avec des textes de plus de cinquante-cinq poètes belges de langue française.

Parfois des écrivains germanophones de Belgique se sont joints à nous tels Bruno Kartheuser et Robert Schaus de la revue «Krautgarten».

Les activités du «Grenier Jane Tony» sont conçues également comme une animation du quartier puisque après chaque réunion de travail les écrivains vont casser la croûte au «Zavel» au Grand Sablon, face à la statue de Minerve. Ils s'associent aussi lors de grandes fêtes au Marché des Antiquités du Sablon, à Pâques et à la Noël. Il y a tout un côté social qui n'est pas négligé puisque les poètes de «La Fleur» sont déjà allés, à la demande de l'assistante sociale, lire des textes poétiques au Pavillon des malades mentaux de l'hôpital Brugmann afin de les aider à sortir de leur enfermement.

Avec Amina Ram (qui fait les affiches), Juliette Decreus (professeur émérite de l'Université de Londres), André Delay (qui habite avenue de Stalingrad dans une maison d'un ancien architecte de la ville), Jean Dumortier (qui est le dévoué secrétaire et trésorier), Marcel Hennart (délicat poète et traducteur des auteurs hispano-américains), Leggelo (ancien traducteur-réviseur des Communautés européennes), Jeanne Steegmans (disciple d'Emile Verhaeren), Hilda Van Eyck (fille de l'écrivain flamand Eric Van Ruysbeek), Marie-Paule Thierry (secrétaire général de l'AREW) et Marie-José Viseur (de Jumet), de Jacqueline Ballman (poète bilingue de la rue Rouge à Uccle) et de beaucoup d'autres, le Grenier Jane Tony, qui se réunit à «La Fleur en Papier Doré» a rendu d'innombrables services à la Poésie.

Il a créé un flot de vie associative au sein de l'anonymat de la grande ville où les échanges entre personnes sont possibles. Il est un lieu où le brassage des cultures s'opère et, de cette façon, il maintient une tradition ancestrale de notre ville de Bruxelles et de l'ancienne et vénérable province de Brabant.

## Sur les pas des Chevaliers... à Bruxelles et en Roman País de Brabant

par Jean-Claude GALESLOOT

*Parmi les ordres militaires prestigieux qui naquirent au Moyen Age, deux eurent en Brabant de nombreuses propriétés qui allaient du vaste domaine agricole à d'humbles rentes de quelques sous, voire d'un modeste chapon. C'étaient les Templiers et les Chevaliers de Saint-Jean. A travers eux, la province, déjà riche ailleurs d'un passé historique, va participer pendant sept siècles à une épopée qui débutera à Jérusalem pour déborder sur d'autres continents.*

*Beaucoup de légendes ont couru –et courent encore– sur les premiers qui ont éclipsé l'histoire toute aussi passionnante des autres. Il convient donc de retracer un bref historique de chacun d'eux en se souvenant que nombre de nos ancêtres y furent confrères. Certains restèrent en nos terres, mais la plupart s'en allèrent vers de lointaines contrées avec peu d'espoir de retour.*



Jérusalem. Mosquée d'Omar. Elle fut la première église de l'Ordre du Temple.

### 1. Les Templiers

Au début du XII<sup>ème</sup> siècle, après la conquête de la Terre Sainte et de Jérusalem, conclusion de la première Croisade, nombre de seigneurs s'en retournerent avec leurs vassaux en leur terre natale. Ces défections allaient confronter les nouveaux états latins d'Orient à un problème crucial: une pénurie de combattants. Si les cites fortifiées pouvaient encore être défendues, les routes et les campagnes restaient sous la menace constante de razzias des sarrasins. Les convois de pèlerins et d'approvisionnement ne pouvaient plus être acheminés qu'avec un solide encadrement d'hommes armés.

En 1118, quelques chevaliers –neuf nous disent les Chroniques– fondent une milice permanente qui aura pour but d'assurer l'escorte et la protection des pèlerins qui affluent depuis l'Europe vers les Lieux Saints. Au nombre avancé, il convient d'ajouter l'entourage qui accompagnait chaque chevalier. Rapidement, le but initial sera dépassé. Ils participeront aux combats et deviendront l'un des piliers militaires du jeune royaume franc.

Un nouveau type de combattant était né: le «moine-soldat». Cette innovation a dû étonner, sinon inquiéter, le monde occidental d'alors. Il cumulait en lui les trois ordres sociaux –celui qui prie, celui qui travaille,



Jérusalem. Fondations voûtées sous le Temple. C'est dans ces lieux que les Templiers aménagèrent leurs écuries, magasins et arsenal.



Grand Maître de l'Ordre Teutonique

celui qui combat— qui étaient les assises fondamentales du système féodal. Il semble établi qu'à leurs débuts, les Templiers vécurent en étroite collaboration, sinon dans la mouvance, des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem sur lesquels nous reviendrons.

Religieux, ils l'étaient à titre entier. Ils prononçaient en effet les trois vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, et leur vie conventuelle était soumise à une règle qui tenait compte de leur vocation militaire. Lorsqu'ils n'étaient pas en opérations armées, ils menaient une vie monastique et faisaient œuvres de charité.

Militaires, ils l'étaient tout autant par un quatrième vœu: la défense de la Terre Sainte par les armes. A l'ombre du gonfanon «baucant» —de sable et d'argent à la croix de gueules (noir et blanc avec une croix pattée rouge)— ils allaient aux combats avec ordre et discipline. Après l'apostasie, la fuite devant l'ennemi était la faute la plus grave qu'ils puissent commettre. Ils ne pouvaient concéder le moindre pouce de terrain à l'assaillant, étaient tenus d'accepter le combat seul contre trois et ne pouvaient tirer l'épée contre un chrétien. Ils devaient en outre avoir un soin particulier de leurs chevaux, de leur équipement et de leurs armes qui ne pouvaient avoir aucune enjolivure. Avec le temps, ces chevaliers se virent confier et édifièrent des forteresses en divers points stratégiques dans lesquels ils entretenirent d'importantes garnisons.

A leurs débuts, ils se groupent autour du Champenois Hugues de Payens —qui sera leur premier grand-maître—, du Flamand Geoffroy de Saint-Omer et d'André de Montbard, oncle de saint Bernard. En 1120, Foulque d'Anjou, qui sera roi de Jérusalem en 1131, s'associe à eux; et en 1126, c'est le puissant comte de Champagne, apparenté au grand-maître, qui entre dans l'ordre. Au cours de ces premières années, ils prirent le nom de «Pauvres Chevaliers du Christ» et se placèrent sous la protection spirituelle du Patriarche de Jérusalem. Ce terme de «Pauvres» doit être compris dans le sens de «humiles» puisque ces personnages possédaient des patrimoines importants en Europe. Leur devise était «*Non nobis, Domine, non nobis, sed Nomini Tuo Da Gloriam*» (Rien pour nous, Seigneur, rien pour nous, mais pour Ton Nom et Ta Gloire). Le roi Baudouin II va les établir dans l'enceinte même du palais royal, en leur cédant l'ancienne mosquée «Al-Aksa» bâtie sur les fondations du Temple de Salomon, d'où le nom prestigieux qui leur restera: les TEMPLIERS. Ils recevront, en outre, comme église capitulaire la mosquée d'Omar —convertie en sanctuaire chrétien— qu'ils surmonteront d'une immense croix d'or. C'est l'édifice à coupole qui est représenté sur l'un de leur socle magistral. En 1127, Hugues de Payens, avec cinq de ses confrères, s'embarque pour l'Europe muni de lettres de recommandations qui font état des nombreux services que la nouvelle milice a déjà rendus outre-mer. Ils passent par Rome au fin d'y rencontrer le pape

Honorius II puis se rendent au concile de Troyes (1128) qui va les officialiser en apportant quelques modifications à leur règle et leur permettre le port d'un manteau ecclésiastique qui sera blanc pour les chevaliers, noir ou brun pour les écuyers, les sergents et les chapelains. Après le Concile, Hugues et ses Templiers entament à travers l'Europe une vaste tournée de propagande. Partout, c'est un succès. Dès lors, ils connaîtront un essor extraordinaire qui se maintiendra pendant deux siècles.

Ils vont bénéficier de nombreuses donations de toutes natures (maisons, fermes, mines, bois, moulins, terres, droits divers, rentes, armes, chevaux, etc.) qui allaient leur permettre une implantation importante sur notre continent et leur donner la possibilité de soutenir un effort de guerre qui allait devenir de plus en plus pesant. Au cours de cette période, ils recrutent de nombreux effectifs pour renforcer leurs rangs en



Templier en costume de guerre



Templier en costume de guerre

Terre Sainte. Saint Bernard n'était certes pas étranger à cet élan de générosité. Son célèbre éloge «*De Laude Novae Militia ad Milites Templi*», rédigé en 1130, laisse apparaître la haute estime qu'il a pour eux.

La même année, Raymond-Béranger III, comte de Barcelone, se donne au Temple et en 1131, Alphonse le Batailleur fait don, par testament, de ses royaumes d'Aragon et de Navarre aux Templiers et a deux autres ordres militaires. Si cette dernière volonté n'eut pas la suite désirée et si les ordres durent négocier leur héritage par des compensations, elle nous éclaire cependant sur l'estime qu'avaient les souverains d'alors sur ces preux militaires au service de la foi.

Si l'année 1129 marque leur premier engagement tactique en Terre Sainte, un second front tout aussi important qu'imprévu va s'ouvrir devant eux: la reconquête de la péninsule ibérique sur les maures. Les Hospitaliers –qui se sont militarisés entre-temps– viendront appuyer les forces du Temple. Ensemble, ils vont équiper des troupes qui seront toujours sur pied de guerre et affranchies des méandres du système féodal. Des armées telles qu'aucun monarque ne pouvait alors en imaginer. En 1139, le pape Célestin II soustrait le Temple à l'autorité patriarcale et épiscopale pour le mettre sous la protection directe du Saint Siège en lui accordant de nouveaux privilèges. En 1148, le pape Eugène III leur accorde le port de la croix vermeille. L'ordre vient de prendre sa configuration définitive.

En 1191, Richard Cœur de Lion, en route vers la Terre Sainte, s'empare de l'île de Chypre qu'il revend aux Templiers, lesquels la cèdent deux ans plus tard à la famille des Lusignan qui y fonderont leur dynastie. Peu à peu, comme celui de l'Hôpital, l'ordre deviendra un état parmi les états et traitera d'égal à égal avec les souverains, menant chacun une politique propre ce qui provoquera forcément quelques affrontements entre-eux, que l'on dit parfois musclés.

Par la grande densité de leurs commanderies et la sécurité qu'elles offraient, les Templiers furent rapidement appelés à développer une activité bancaire et utiliseront des documents proches de nos chèques et lettres de change. Ils pratiquèrent aussi le «mort gage», sorte de prêt hypothécaire qui contournait astucieusement, par deux contrats, les interdits religieux qui frappaient alors les prêts à intérêts. Ils percevaient les dîmes et les impôts des seigneurs qui avaient des comptes chez eux. En maintes occasions, ils apportèrent leur caution pour garantir le respect des traités entre souverains, ou arbitraient des différends entre puissants. A plusieurs reprises, ils avancèrent de fortes sommes pour le paiement de rançons. En plusieurs pays, ils avaient la garde du trésor royal. La puissance qu'ils purent développer ne peut donc plus nous étonner.

Les techniques qu'ils découvrent outre-mer seront appliquées dans leurs exploitations et vont leur procurer une avance incontestable en plusieurs domaines. La perception des droits qui leurs furent octroyés (ou qu'ils acquirent) dans les foires, sur des payages, sur des moulins, et droits de justices, quêtes dans les églises, collation de paroisses, etc., ajoutés aux multiples exemptions d'impôts assuraient à l'ordre de vastes



Religieuse de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem



Chevalier Grand-Croix de l'Ordre de Malte.

profits. La variété d'activités qu'ils vont développer leur permettra de vivre en quasi-autarcie. Tous ces privilèges étaient quelquefois la source de querelles interminables avec le clergé séculier, avec des seigneurs concurrents, ou avec des héritiers retors, ainsi qu'avec les corporations. Plusieurs actes nous éclairent sur ces démêlés.

Chaque commanderie était tenue de diviser ses revenus en trois parts. La première finançait les besoins courants du personnel et de l'exploitation. La seconde était destinée aux investissements pour agrandir et améliorer le rendement du domaine. Dans ce but, les Templiers pratiquèrent une politique de remembrement là où ils étaient installés et se constituèrent ainsi de vastes domaines. La troisième alimentait le trésor commun, dont la caisse de guerre mangeait la plus grande partie.

Après deux siècles de gestion efficace, de preuves d'héroïsme et d'actes de courage hors du commun, l'expansion de l'ordre du Temple sera brusquement stoppée par la volonté du roi de France Philippe IV le Bel. Lors d'une vaste opération de police (qui fait encore l'étonnement de nos historiens), il ordonne d'arrêter – avec la complicité de son confesseur, l'Inquisiteur de France – tous les Templiers de son royaume à l'aube du vendredi 13 octobre 1307. Il les fait mettre au secret et les soumet systématiquement à la question (c'est-à-dire à la torture la plus rigoureuse) afin d'obtenir des aveux nécessaires pour leur intenter un procès en hérésie. Les accusés qui avouaient étaient ainsi perdus. Ils étaient condamnés aux foudres de l'Église et ceux qui se rétractaient ensuite étaient déclarés relaps et conduits au bûcher.

Dans cette affaire, comme dans beaucoup d'autres, la duplicité du monarque est manifeste. La veille (nous sommes alors le 12 octobre), Jacques de Molay, grand-maître du Temple, est parmi les quatre personnes qui tiennent, honneur insigne, les cordons du poêle lors de l'enterrement de Jacqueline de Courtenay, feu la belle-sœur du roi. Or, les ordres d'arrestation avaient été dressés et envoyés dans le royaume depuis la mi-septembre, scellés par le roi lors d'un conseil secret qui s'est tenu à l'abbaye de Maubuisson. Beaucoup d'encre a coulé depuis lors sur les motifs réels qui ont poussé Philippe le Bel à poser un acte aussi sournois. La cupidité en est certainement une explication plausible.

L'argument, trop souvent rencontré, par lequel l'ordre était devenu inutile depuis la chute de Saint-Jean-d'Acre en 1291 s'avère sans fondement. Nous voyons en effet les Templiers retourner en 1298 à Jérusalem avec leurs confrères de l'Hôpital. Ils durent se replier deux ans plus tard par manque de soutien des pays d'Occident. Nous les retrouvons encore dans plusieurs raids sur Alexandrie et d'autres villes côtières de l'Orient. Jusqu'en 1303, ils se maintiennent dans Rouad, îlot rocheux au large de Tortose, où ils voulaient tenir une tête de pont pour un retour à



Duchesse de Justice à voeux simples

Donel de Justice

Jérusalem. Ils sont, toujours aux côtés des chevaliers de Rhodes, à la pointe des combats en Espagne où la Reconquista n'était pas terminée. Si Jacques de Molay revient en France en 1306, c'est à la demande du Pape qui envisage une nouvelle croisade. Une tentative de fusion entre l'ordre du Temple et celui de l'Hôpital avait été envisagée en 1274 comme nous le montre une version de «*Renart le Nouvel*» due à Jacquemar Gelée de Lille. Une miniature représente Renard, es qualité de grand maître des deux ordres, portant un manteau aux couleurs bi-partites de ceux-ci. Vers 1292, René d'Anjou propose à nouveau d'unifier les ordres sous le commandement d'un fils de roi. Fort de cet argument, Philippe le Bel tente une mainmise sur le Temple en présentant, fin 1306, la candidature de son deuxième fils. Prudemment les Templiers déclinent cet honneur empoisonné.

Il faut également retenir la position politique importante qu'occupaient les deux grands ordres rivaux du Temple: les Chevaliers Teutoniques et les Hospitaliers de Saint-Jean. Les Teutoniques étaient souverains dans le nord-est de l'Europe sur des terres qu'ils ont conquises par le fer et le feu sur les païens, territoires qui allaient donner naissance à la Prusse. Les Hospitaliers venaient de faire l'invasion de l'île de Rhodes où seule la cité leur résistait encore. D'autres îles du Dodécanèse (Kos, Simy, Kastellorizo,...) allaient compléter cette conquête. Certains auteurs affirment qu'ils furent aidés par quelques détachements de Templiers. En septembre 1307, l'hôpital reçut du Pape une bulle lui octroyant la souveraineté sur tous ces territoires. Pour les Templiers un projet avait été avancé pour leur remettre la Morée (l'actuel Péloponnèse). Leur sort non encore fixé les rendait redoutables par la puissance qu'ils représentaient. Le vaste enclos de la Villeneuve-du-Temple à Paris défiait l'autorité royale qui avait dû y trouver refuge lors d'une émeute. Précisons en passant que la maison cheffaine de l'ordre était toujours à Chypre et non à Paris comme il est souvent avancé.

Surpris par cette action de force contre ceux dont il était théoriquement –et légalement– le seul chef, Clément V balbutia quelques timides protestations, mais fut rapidement rendu docile par les habiles manœuvres de Philippe le Bel et ses conseillers. Soumis, il ira jusqu'à ordonner l'arrestation générale des Templiers qui se trouvent dans les autres royaumes. Son ordre dût être réitéré plusieurs fois, aucun souverain ne prêtait foi aux assertions françaises. Hors de France, les Templiers furent quasi-tous innocentés par les conciles qui enquêtèrent sur eux. Mais le scandale avait été trop grand et à Vienne (France) en mars 1312, malgré une opposition générale des pères conciliaires, par la bulle «*Vox in Excelsis*», le pape prononce seul –par «provision»– l'abolition de l'ordre du Temple. Au Portugal, l'ordre sera restauré quelques années plus tard sous son appellation primitive, les «Chevaliers du Christ», avec l'approbation du pape avignonnais Jean XXII.

Le roi de France n'eut toutefois pas la satisfaction de voir ses desseins se concrétiser puisque le 2 mai, par la bulle «*Ad Providam*», Clément V lui joue le mauvais tour d'octroyer tous les biens du Temple aux Hospitaliers qui eurent, en France, beaucoup de peine à entrer en leur possession.

Que conclure, sinon que cet ordre d'une part laissa de nombreux saints, bienheureux et martyrs —et que d'autre part, le «procès» inique qui fut à l'origine de sa suppression laissa dans la mémoire populaire de nombreuses légendes où spectres, fantômes et trésors de tous poils dansent encore en folles sarabandes et où le merveilleux permet à peine d'en cacher l'amertume...

## 2. Les chevaliers de Saint-Jean

Avant de se pencher sur cet ordre, il convient de préciser qu'il a changé plusieurs fois de dénomination au cours de sa longue histoire, suivant le lieu où se trouvait leur siège magistral:

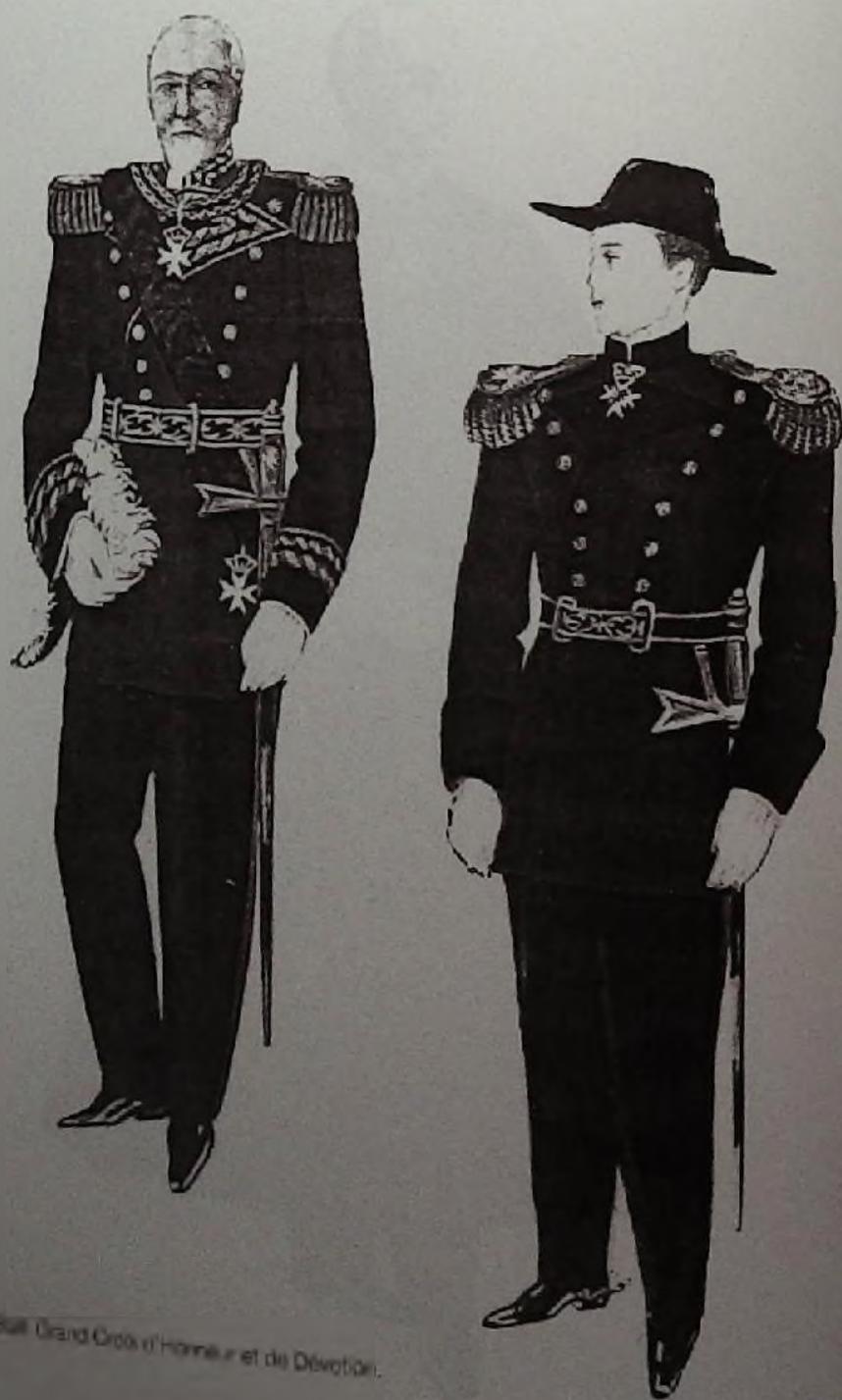
- Hospitaliers de Saint-Jean jusqu'en 1130, ils deviennent chevaliers du même nom lorsque l'ordre se militarise et ce jusqu'en 1292;
- Chevaliers de Chypre jusqu'en 1307;
- Chevaliers de Rhodes jusqu'en 1522;
- Chevaliers de Malte jusqu'à nos jours.

Lorsque les Croisés s'installèrent à Jérusalem en 1099, une communauté de «frères noirs» y soignait déjà les pèlerins malades sans faire de distinction entre chrétiens, juifs et musulmans. Elle était sous le magistère d'un certain «Fra» Gérard qui sera béatifié ultérieurement et qu'une tradition difficilement contrôlable donne comme originaire de Marignac en Provence. La fondation de l'Hôpital, vers 1048, serait due à des marchands italiens originaires d'Amalfi. Dédié au début à Saint-Jean-l'Aumônier, la communauté se placera par la suite sous le patronage de Saint-Jean-Baptiste. Le dévouement de ses membres remplit d'admiration les Croisés et Godefroy de Bouillon leur fit donation de deux seigneuries dans le Brabant, celles de «Montboire» et de «Mona-lam».

Cette donation est intéressante sous deux aspects. Le premier est la primauté de l'implantation des Hospitaliers sur notre continent. En second lieu cette donation se porte en faux contre les affirmations qui assurent que Godefroy de Bouillon avait vendu tous ses biens pour partir en croisade. Dans une autre chartre, il fait encore une donation, en Flandre, aux Chanoines du Saint-Sépulchre.



Chevalier profès en habits d'église



Grand-Croix d'Honneur et de Dévotion.

Chevalier Magistral.

En 1113, le pape Pascal II promulgue une charte qui officialise l'ordre et sera leur première constitution. Il se militarisera vers 1130, peu après la fondation des Templiers, conservant néanmoins sa vocation première.

Son existence en Terre Sainte fut à peu près identique à celle du Temple. Comme les Templiers, les Hospitaliers eurent d'importantes troupes et la garde de forteresses dont le fameux Orac des Chevaliers en Syrie. Ils furent le deuxième pilier militaire du royaume franc d'Orient. Également «moines-soldats», ils avaient les mêmes obligations, en plus de leur vocation hospitalière qui jamais ne sera oubliée. Ils porteront un manteau noir à la croix octogone blanche (croix à huit pointes). Plus tard les combattants porteront une croix latine sur une cotte d'arme rouge. Si au cours des combats, leurs rangs étaient saccagés, les survivants étaient tenus de regagner la bannière du Temple et vice-versa.

La différence entre les deux ordres porte sur des points de détail. La règle des hospitaliers sera un peu moins rigide parce qu'adaptée à leur vocation supplémentaire d'hospitaliers.

Sur notre continent, ils eurent une expansion semblable aux Templiers dont ils héritèrent les biens en 1312. Le cadeau était en fait empoisonné. Le roi de France Philippe le Bel tergiversa longtemps et leur réclama d'énormes dédommages pour les «frais» du «procès» des Templiers. Ils durent aussi consentir à l'abandon de certains biens qui avaient déjà été distraits par le «népotisme» royal. Les commanderies du Temple qui depuis 1307 étaient en séquestre avaient quasi-cessé de fonctionner, elles avaient été pillées du matériel et du cheptel et les terres étaient tombées en jachère. Les bâtiments inoccupés devaient être réparés.

Or, depuis 1306, les Hospitaliers avaient dû soutenir un intensif effort de guerre pour la conquête de Rhodes, puis entreprendre la construction d'un vaste hôpital, des bâtiments pour les arsenaux et les troupes, des fortifications dans l'île (sans oublier d'autres dans le Dodécanèse) et entretenir une marine considérable mais nécessaire par leur situation d'insulaires qui continuaient le combat contre l'ennemi de toujours: le Turc.

Le trésor de l'ordre était donc épuisé et les ressources des commanderies d'Europe étaient à peine suffisantes. L'héritage des Templiers était donc pour eux, plus une charge qu'un cadeau. Le deuxième successeur de Philippe le Bel prétextait encore envers l'ordre des arrearages pour les frais avancés par la Couronne dans l'affaire des Templiers.

Jusqu'à la fin du XVIIIème siècle, la flotte de l'ordre jouera le rôle de police dans la Méditerranée. En 1480, excédés par les pertes conti-

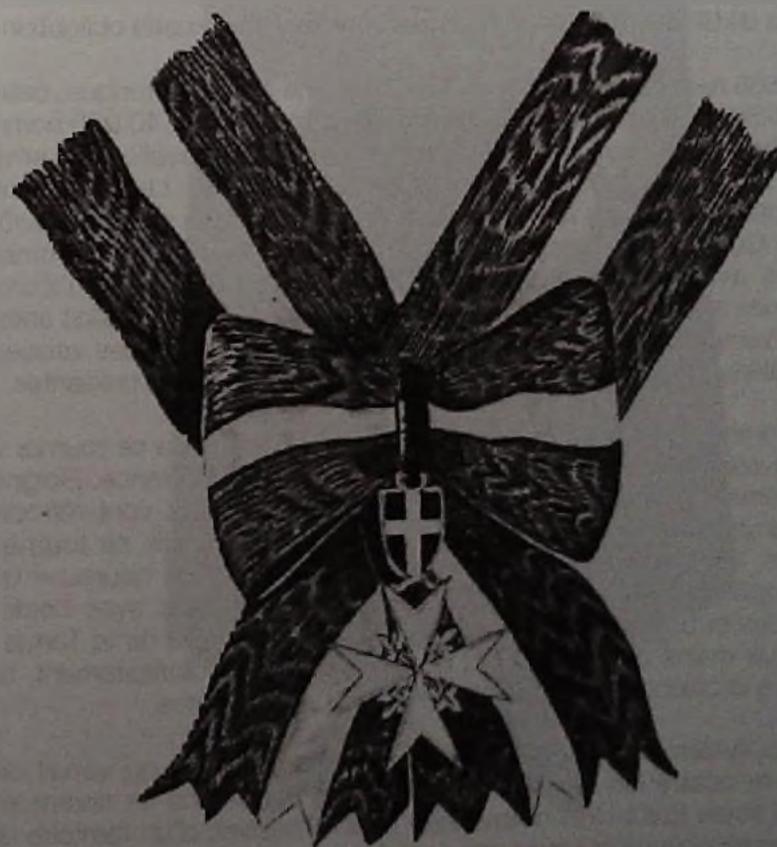


Commandeur de l'Ordre de Saint Jean en 1470.

nuelles que leur infligeaient les Chevaliers, les Turcs tentent vainement un premier siège pour les déloger de Rhodes.

Dès leur installation dans l'île, ils battent monnaies. Trop scrupuleux, ils émirent des pièces d'un aloi supérieur à celles qui avaient cours, ce qui en provoqua la raréfaction rapide. Les coins étaient récupérés pour être fondus et réémis dans des monnaies d'un aloi inférieur. Si, chez les Vénitiens, c'était là une pratique courante, on ne peut que conjecturer une même attitude chez Jacques Cœur qui avait un comptoir à Rhodes et refondait allègrement dans un atelier spécialisé les monnaies arabes en pièces européennes et vice versa pour faciliter son commerce.

Une tradition affirme que les frères de l'Hôpital honoraient leurs malades en les servant dans de la vaisselle en argent. Cette assertion est probablement vraie et, si la vaisselle est réellement celle annoncée,



Cordon que les Grand-Croix Magistrali portent avec la décoration.

c'était aussi parce qu'ils en connaissaient la vertu antiseptique. Leurs hôpitaux étaient les meilleurs. Chaque malade avait droit à un lit individuel avec draps et couvertures et des soins journaliers. Les chirurgiens de l'ordre étaient très réputés. Dans les jardins, les plantes médicinales étaient cultivées avec soin. Sous cet aspect, l'ordre était très en avance sur les «Maisons-Dieu», fondations chantables, qui se sont engées un peu partout à travers l'Europe.

Jusqu'en 1522, ils resteront maîtres de Rhodes qu'ils durent évacuer le 25 décembre –avec les honneurs de la guerre– après un terrible siège qui dura six mois et qui fut dirigé par Soliman le Magnifique en personne. Quelques centaines de Chevaliers aidés par les habitants de la cité firent deux cent mille victimes dans les rangs turcs, qui ne purent finalement les vaincre que grâce à la trahison d'un chevalier félon.

Après avoir erré quelque temps en Italie, Charles Quint leur cède l'île de Malte et Tripoli, à condition que l'ordre lui envoie annuellement un faucon. Cette exigence donnera lieu ensuite à des conflits entre l'ordre et les souverains de Sicile à propos de l'interprétation exacte de cette obligation.

1565 restera pour Malte et l'Occident une année historique, celle du Grand-Siège. Deux cents galères turques débarquèrent 40.000 hommes à l'aube du 18 mai. Jusqu'en septembre, 540 chevaliers et environ 8 000 soldats vont tenir tête à cette formidable armée. Le 10 septembre une flotte de secours arrive de Sicile et provoquera la retraite des Ottomans. Ces derniers perdirent 30.000 des leurs au cours des combats. L'ordre avait héroïquement joué son rôle de bouclier de l'Europe. Quelques années plus tard, en 1571, la bataille de Lépante allait anéantir définitivement la flotte turque qui y vit disparaître 230 de ses vaisseaux. Les galères de la religion, autrement dit de l'ordre, étaient présentes.

Comme puissance maritime, le regard de l'ordre va se tourner vers le Nouveau Monde. En 1651, il achète les Antilles à la France. Eloignées, mal gérées, l'aventure tourna court et les Hospitaliers vont rétrocéder ces terres à la cédante pour une somme modique. Ils se tournèrent ensuite, sans succès vers la Guyane. La seule action heureuse qu'ils accomplirent allait se retourner contre leur mémoire: avec l'aide de quelques boucaniers, ils réussirent à s'emparer de l'île de la Tortue qui était aux mains des Anglais. Ils donneront ainsi, involontairement, naissance à la célèbre et redoutable «République» de pirates.

Au XVIIIème siècle, ils tentèrent d'acheter la Corse qui venait de se soulever contre les Génois. En 1794, des tractations se tinrent entre l'ordre et les Etats-Unis d'Amérique pour la cession d'un territoire dans la jeune république qui avait apprécié l'aide apportée par certains chevaliers de Malte lors de la guerre d'Indépendance.



Uniforme des Chevaliers du Grand-Prieuré de Bourgogne et d'Autriche

En 1798, alors qu'il voguait vers l'Égypte, Napoléon, sous le prétexte d'un ravitaillement en eau potable qui n'aurait pas été accordé à ses vaisseaux, s'empare de Malte, sans se préoccuper de la neutralité de l'ordre. Deux ans plus tard, les Anglais enlèvent à leur tour l'île. Le traité d'Amiens (1802) prévoyait le retour de Malte à l'ordre, mais Albion, à cause de la situation stratégique, se garda bien d'en respecter les clauses et y resta jusqu'à l'indépendance de l'île en 1964.

Chassé de Malte, l'ordre émigra en Russie où il offre à Paul 1er la grande maîtrise, ce qui provoqua de vives protestations du Vatican puisque le Tsar est le chef d'une religion schismatique, qu'il est marié et n'est pas membre de l'ordre. Passionné de chevalerie, il sera grand-maître «de facto» et incorporera la croix de Malte dans les Armoiries de son Empire. Son successeur, Alexandre 1er, refusera la charge et provoquera une élection conforme aux statuts de l'Ordre.

De nos jours, l'Ordre de Malte est revenu à ses activités hospitalières. Son siège, Via Condotti à Rome, d'un territoire de quelques ares, peut être considéré comme le plus petit état du monde. Il entretient des ambassadeurs dans certains pays d'Amérique du Sud; a des associations dans de nombreux pays d'Europe; siège à l'UNESCO, à l'Organisation Mondiale de la Santé et à la Croix-Rouge; entretient de nombreux hôpitaux et centres de recherches médicales; possède une flotte d'avions sanitaires et organise des convois de secours lors de grandes catastrophes. Il existe aussi quelques branches dissidentes composées de chevaliers qui, de religion protestante, ne peuvent dépendre du siège de Rome qui ne compte que des chevaliers catholiques. Toutefois ils entretiennent entre-eux d'excellentes relations.

Pour terminer, il convient de signaler que l'ordre donna au calendrier liturgique trois Saints, deux Saints et sept Bienheureux. Sa dénomination actuelle est: *Ordre Souverain Militaire Hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem, de Rhodes et de Malte*. De droit international, il dispose d'un gouvernement, émet des passeports, a le droit d'émettre des timbres-poste et ses légations jouissent du droit d'exterritorialité.

### 3. L'ordre des chevaliers teutoniques

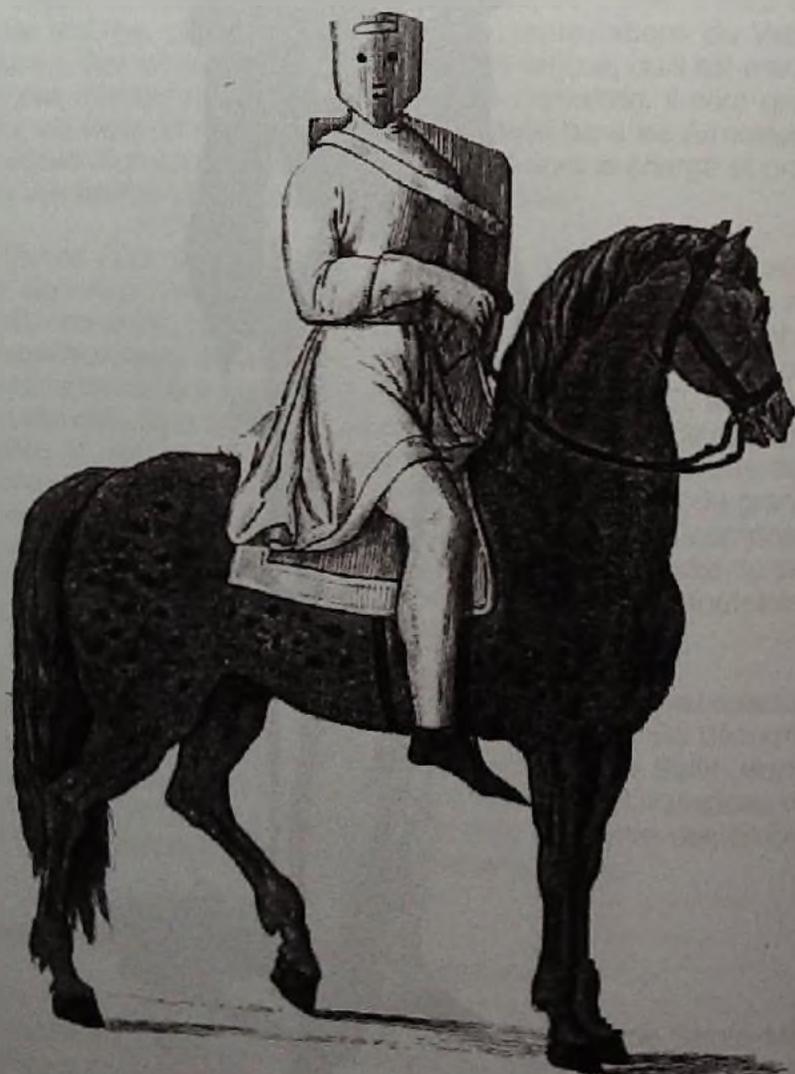
Cet Ordre initialement connu sous le nom d'«Ordre de Sainte-Marie des Allemands» dépendait primitivement du magistère du Maître des Hospitaliers de Saint Jean.

Il fut fondé en 1118 à Jérusalem par un marchand allemand qui établit un hôpital pour les pèlerins de sa nation. Il s'affranchit de l'Ordre des Hospitaliers au cours du siège de Saint Jean d'Acre en 1191 et se transforma en Ordre hospitalier et militaire, approuvé par Innocent III en 1199.



Chevalier de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

La Palestine étant perdue, c'est dans l'Est de l'Europe qu'il chercha un terrain d'action. Pour ce, il bénéficia d'une protection particulière de Frédéric II. Sur notre continent, ses premiers faits d'armes eurent lieu en Hongrie en 1219 où le roi André II les sollicita contre les Caumans. Il appuya ensuite le Duc de Mazovie contre les Prussiens encore païens moyennant la cession du pays de Kulin.



Habit de guerre des premiers Templiers

En 1309, le siège de l'Ordre qui se trouvait à Venise fut transféré à Dantzic (Gdansk) où les Chevaliers teutoniques reçurent la moitié de la ville.

C'est à partir de cette époque qu'ils tournèrent leur effort de guerre vers la conquête de la Prusse. Peu après les «Chevaliers Porte-Glaive», les «Chevaliers de Livonie» et les «Chevaliers de Drobznie» furent intégrés aux Chevaliers Teutoniques.



Templiers (13e siècle) costume militaire (à gauche), costume religieux (à droite)

Par le fer, le feu et le sang, ils vont se constituer, pendant deux siècles, un véritable empire. Les terres conquises sont ravagées, brûlées, pillées. Chaque résistance donna lieu à d'atroces répressions. Massacres, écartèlements, pendaisons... étaient les moyens d'évangélisation. Sur les lieux ainsi dévastés, ils entreprendront une politique de colonisation en y implantant des émigrés allemands.

Ils créèrent ainsi des dizaines de villes et des milliers de villages, érigeant aussi d'impressionnantes forteresses pour asseoir leur puissance



Scellum de l'Ordre du Temple. On y voit gravé un édifice qui présente une curieuse ressemblance avec la mosquée d'Omar. (Roger-Viollet)

et maintenant leurs sujets sous un joug de fer, avec service militaire obligatoire, fait inusité à l'époque.

Leurs abus furent durement sanctionnés par la papauté dont ils relévaient. Leur arrogance vis-à-vis des admonestations du Souverain Pontife alla jusqu'à les faire excommunier.

De 1398 à 1410, l'Ordre connut une période de grande prospérité malgré des dissensions continues avec les états voisins, et ce, grâce à l'ouverture sur la Baltique entraînant une intense activité commerciale: la colonisation germanique, sur les terres «récupérées», entraîna d'importants progrès économiques portant sur l'élevage et l'agriculture.

Ceux-ci furent favorisés par une monnaie commune qui avait cours dans toute l'Europe.

Le relâchement de la discipline, des mœurs, les conflits avec de nombreux prélats et avec la noblesse et la bourgeoisie allemandes qui se développaient, entraînèrent l'affaiblissement de l'Ordre.

Des conflits de territoires conduiront à une union militaire de la Pologne et de la Lituanie. La Bataille de Tannenberg en 1410 (dite aussi



Chapitre de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem à Malte. Frontispice d'un ouvrage contenant les règles de l'ordre, imprimé à Lim en 1496. Les chevaliers sont en grand manteau orné de la croix cite de Malte, emblème de l'ordre. (Bibliothèque nationale, Paris).



Ancien Chevalier de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem (14<sup>e</sup> siècle)

de Grünwald) fut fatale à l'Ordre des Teutoniques qui –décimé– y perdit son prestige.

Lors de la Guerre de Treize Ans –1453 à 1466– contre la Ligue Prussienne des villes et de la noblesse, l'Ordre dut céder le couloir de la Vistule et se reconnaître vassal.

Néanmoins, toujours riche, l'Ordre végéta jusqu'à la Réforme, où le Grand Maître, Albert de Brandebourg, profita du mouvement pour, en 1525, se proclamer Duc d'Empire et tenta de laïciser l'Ordre.

Une scission entre les deux courants de pensée vit la faction catholique se mettre sous la protection de la Maison d'Autriche jusqu'en 1923, moment où elle devint un Ordre religieux au sens le plus strict du terme.

Le siège actuel se trouve à Vienne. Il a repris son ancienne appellation: «Ordre de Sainte Marie des Allemands» et ne s'occupe plus que d'activités hospitalières. Il compte encore une centaine de religieux et quelque cinq cent cinquante religieuses.

#### 4. L'Ordre du Saint Sépulcre

La fondation de cet Ordre reste une énigme historique.

Certains auteurs anciens n'hésitent pas à situer son origine au IX<sup>e</sup> siècle. Les ouvrages contemporains attribuent son institution à Godefroy de Bouillon. Ils s'appuient sur un passage de Guillaume de Tyr: «Godefroy de Bouillon constitua des chanoines dans l'église de Sépulcre, prédisant que des compagnies de chevaliers partageaient avec eux l'honneur de garder le tombeau du Christ.»

La question est posée: qu'étaient ces Chevaliers?

L'Ordre du Temple n'existant pas encore et l'Ordre de Saint Jean étant uniquement composé de frères hospitaliers, étaient-ce des croisés affectés à cette garde ou déjà des membres d'un Ordre constitué?

«Dès le début du XII<sup>e</sup> siècle, les chanoines-soldats du Saint Sépulcre participent aux combats en compagnie d'un tiers ordre composé de combattants qui portent le nom de chevaliers. Le 8 septembre 1101, presque tous les chanoines combattants trouvent la mort à la bataille de Ramlah. Quatre ans plus tard, les survivants combattent aux côtés de Baudouin I<sup>er</sup>. En 1120, on les trouve pour la première fois en Espagne où ils participent à la libération de Saragosse» (Laurent Daillez)

Après la chute de Saint Jean d'Acre, ils apparaissent en d'autres localités d'Europe. Le roi Louis VII leur fait donation de l'abbaye Saint Samson d'Orléans.



Templier en habit de guerre (13e siècle)

S'il n'eut jamais l'importance qu'ont connue les Ordres précédents, il n'en reste pas moins qu'il peut être considéré comme le plus ancien des Ordres militaires. Il était également doublé de monastères, de chanoinesses connues sous le nom de Sépulcrites.

Après maintes vicissitudes historiques, il fut finalement «ressuscité» par le Pape Pie IX qui le transforma en Ordre équestre pontifical.

### LES ORDRES EN BELGIQUE

Leur histoire en Belgique est complexe. L'ouest du pays actuel était dans la mouvance de la Couronne de France, l'est étant Terre d'Empire.

Les biens des quatre principaux Ordres –Templiers, Hospitaliers, Teutoniques et Saint Sépulcre– étaient très importants. La dévolution des avoirs de l'Ordre du Temple aux Hospitaliers de Saint Jean d'abord, suivie de nombreux remanements de baillages dûs à la richesse et à la prospérité des commanderies viennent compliquer à souhait toute énumération qui se voudrait exhaustive. De plus, la «langue» du Grand Prieuré de France, utilisée dans la partie ouest de notre pays suivait un découpage qui ne tenait pas compte des frontières civiles. Ainsi, la commanderie y relative possédait des «membres» (= maisons) dispersés sur la France actuelle et se retrouvant jusqu'en Zélande.

Bien des lieux restent ignorés. Seul le hasard les fait «sortir» d'archives particulières ou préservées par des collectionneurs jaloux qui interdisent malheureusement tout accès à leurs documents.

Pour la présentation des commanderies et autres biens, et pour plus de clarté, nous avons adopté un classement alphabétique (1).

(1) La première parenthèse qui suit le nom de la commanderie est la date la plus ancienne connue d'après les documents. L'initiale suivante indique l'Ordre concerné: T = Temple; H = Hospitalier; Te = Teutonique; S = Saint Sépulcre. Rappelons que, sauf rare exception, tous les biens de l'Ordre du Temple de notre pays furent attribués aux Hospitaliers.

## 1. Bruxelles

\* *Place Royale* (1162) (H)

Outre la statue équestre de Godefroy de Bouillon, dont la représentation est très peu historique, il faut y situer l'emplacement de l'Eglise Saint-Jacques-en-Coudenberg, donnée par le Duc Godefroy de Lotharingie à l'Ordre de Saint Jean avec l'hôpital qui en dépendait. Cette église était le lieu du rassemblement des participants aux pèlerinages lointains (Rome, Lieux-Saints, St Jacques de Compostelle)



Religieuses de l'Ordre de Saint-Jean de Jerusalem.

\* *Grand-Place*

La statue équestre du Prince Charles de Lorraine, élu Grand Maître de l'Ordre Teutonique le 4 mai 1761, se dresse à la cime de la Maison de l'Arbre d'Or.

\* *Eglise Notre-Dame du Bon Secours*

A l'extérieur, au-dessus du porche d'entrée, les armoiries de Charles de Lorraine sont frappées de la croix de l'Ordre Teutonique.

\* *Eglise Notre-Dame du Sablon*

Actuellement c'est l'église capitulaire de l'Ordre du Saint Sépulcre.



Vitrail, rue Simonis à Bruxelles représentant le pont de Rhodes



Grand Maître de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

\* *Divers*

Bien que l'on ignore le lieu exact où il se trouvait, on sait avec certitude que les Templiers de Vaillampont possédaient à Bruxelles un «refuge». Certains auteurs le situent vers le quartier du Ravenstein.

\* *Commune d'Ixelles*

Intéressant à découvrir dans la maison d'un antiquaire de la rue Simonis: un vitrail armorié, dû au maître verrier Colpaert, représentant Rhodes.

Détails saisissants de la vie quotidienne de l'Ordre dans cette île: on y remarque une nef entrant dans le port, deux galères, quelques chevaliers dont un cavalier et un «clairon» dans un campement.

\* *Eglise de la Trinité à Ixelles*

Deux grandes verrières, œuvres de Crespin, à chacun des bras du transept ainsi que des vitraux de l'abside, rappellent que cette église fut le siège depuis les années trente, de l'Association belge de l'Ordre de Malte. (L'Eglise menaçant d'être détruite, le siège a été récemment transféré.)

\* *Commune de Saint-Gilles: Place Bethléem*

C'est Nicolas de Bast, seigneur du lieu, Chevalier du Saint Sépulcre, qui baptisa ainsi ce lieu à son retour de Terre Sainte. Le nom est resté, même si aucun bâtiment d'époque ne subsiste.

\* *Commune de Schaerbeek: Parc Josaphat*

Le nom de ce parc, en forme de vallée, est dû à l'un des seigneurs du lieu en mémoire de la vallée du même nom aux abords de Jérusalem. L'origine du nom de la rue de Jérusalem est de même provenance. Juste retour des choses: dans les jardins de ce parc, des tomates sont cultivées suivant un procédé ancien qui donne un résultat étonnant. Ce procédé est... Templier!

## 2. Brabant

\* *BAISY-THY – Domaine du Bois-Saint-Jean (1373) (H)*

Cette commune sise à deux lieues comprenait une ancienne possession de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. Elle était composée de 84 bonniers de labours et prairies mais n'a jamais comporté de chapelle. Son revenu a été évalué en 1783 à 800 florins.

Elle était une exploitation de la Commanderie de Vaillampont (voir THINES) et figure dans le «livre vert».

Une très belle collection de lames funéraires est visible dans la cour de la ferme.

\* **CHASTRE** – Voir THINES

\* **CORROY-LE-CHATEAU** – Voir VILLEROUX

\* **DONGELBERT (XIVe) (H)**

Plus rien ne subsiste de cette maison disparue du **XVe s.**, pas même le souvenir de son emplacement qui se composait d'une cinquantaine de bonniers de terre, de la grosse dime et de quelques cents. Ce bien dépendait de la commanderie de Chantraine (Huppaye).

\* **GENAPPE (?) (H)**

Les différents domaines, dîmes, censés et rentes que l'Ordre de Malte y possédait furent rattachés en 1773 à la Commanderie de Vaillampont (Thines).

\* **HUPPAYE (1175) (H)**

L'une des commanderies majeures qui fut sujette à de multiples remembrements. Son établissement remonte à une donation du Comte Gilles de Duras concomitamment avec d'autres à Jodoigne (voir ce nom).

Cette commanderie fut très prospère; à son apogée, elle possédait 33 commanderies, avait rang de baillie «d'Avallterre» et son commandeur portait le titre honorifique de Bailly de la Morée.

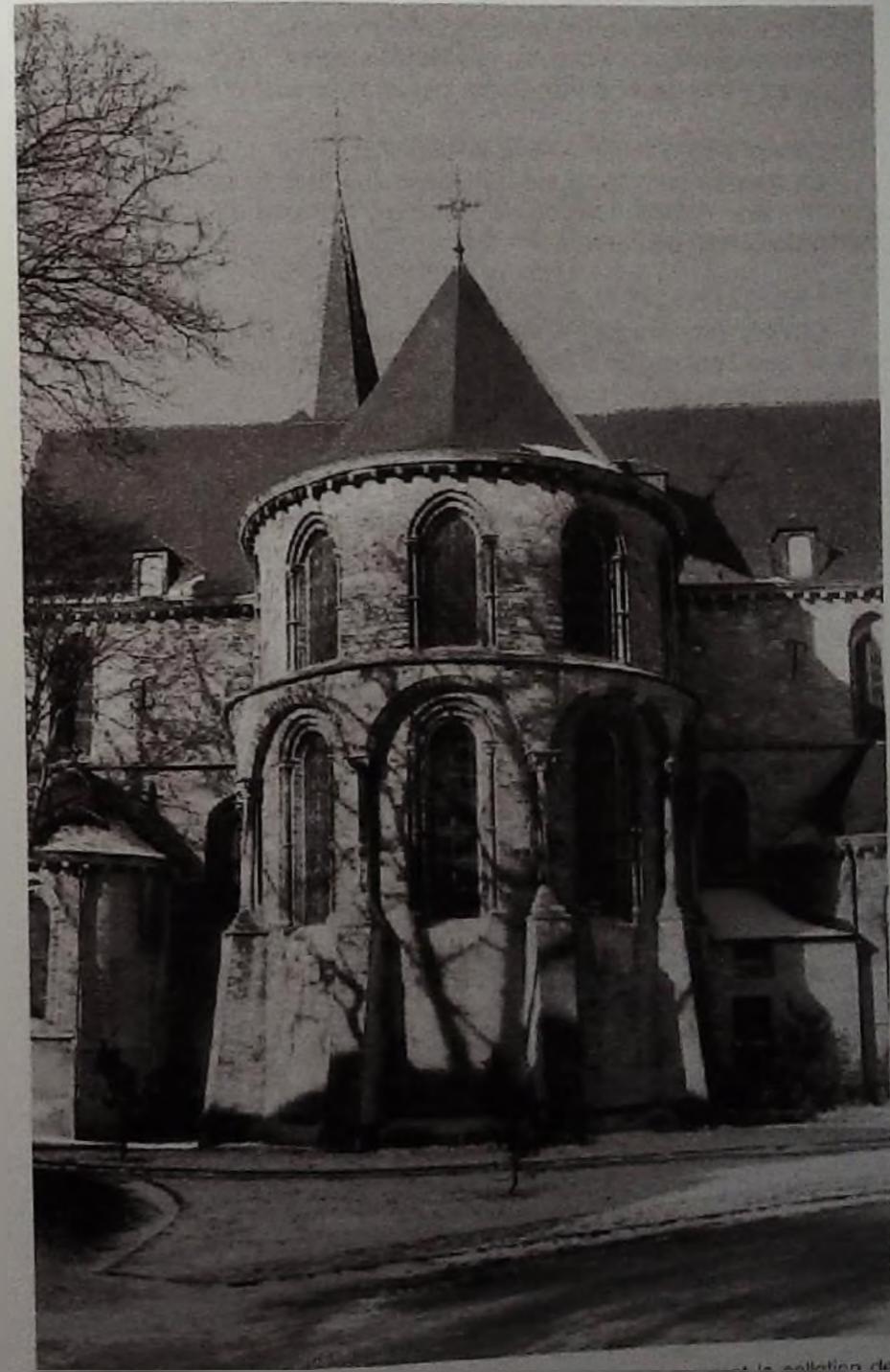
Un premier démembrement scinda la baillie en deux nouvelles avec Villers-le-Temple (1466). En 1766, un recors lui signale un revenu de plus de 60.000 livres. Suit un nouveau partage avec promotion des commanderies de Vaillampont et de Tirlémont.

Elle fut plusieurs fois confisquée pour cause d'endettement des Commandeurs. Ceux-ci résidaient en fait à l'étranger, où ils occupaient des fonctions officielles importantes et menaient grand train!

La ferme actuelle ne rappelle plus l'aspect important que les bâtiments avaient anciennement. Après divers remaniements et modernisation, seuls subsistent: les murs de la chapelle, d'ailleurs transformée en étable après la Révolution; le blason d'un commandeur de l'Ordre sur le colombier surmontant le porche; le nom du ruisseau qui y serpente; la configuration du terrain qui permet d'encore situer le vivier, fréquent dans les commanderies pour l'alimentation en poissons; et son nom poétique: puisqu'il provient de «Raynes», appellation locale ancienne des grenouilles qui peuplaient l'étang: «Chantent-Raynes».

\* **JODOIGNE (1173) (H)**

Parallèlement à ses donations à Huppaye (voir ce nom) le Comte Gilles de Duras installa les Hospitaliers à la tête de la cure de Saint-Médard avec ses dépendances en terres, revenus et maisons qui constituaient son patrimoine. Ils y posséderent le bois de Vestis; le bois de Chantraine; le bois En Jé; les bois de la Haute et Basse de Saint-Pierre; les bois des Mespliers, de la Cuisine et des Corbeaux à Jodigne-Souveraine.



Jodoigne. Eglise Saint-Médard où les Hospitaliers de Huppaye reçurent la collation de l'Eglise en même temps que de nombreuses terres aux environs.

Outre des cens, rentes et corvées seigneuriales, ils y tenaient la cour foncière avec mayeur, echevins, greffier et sergent. L'église est signalée, en venant de Thorembais-St-Trond, par un panneau «église XIIIe siècle».

\* **MALEVES-SAINTE-MARIE-WASTINNE (?) (H)**

La grande commanderie de Chantraine (voir Huppaye) possédait parmi «ses» églises celle de «la Wastine», paroisse qui fait aujourd'hui partie de l'entité de Perwez.

\* **NIVELLES (?) (T, H, St Sépulcre)**

Les Hospitaliers de St Jean possédaient un refuge à Nivelles de même que l'église Saint-Jean-Baptiste (ou Saint-Jean-de-Rhodes) au faubourg Saint-Jean (dit aussi Neuve-Rue).

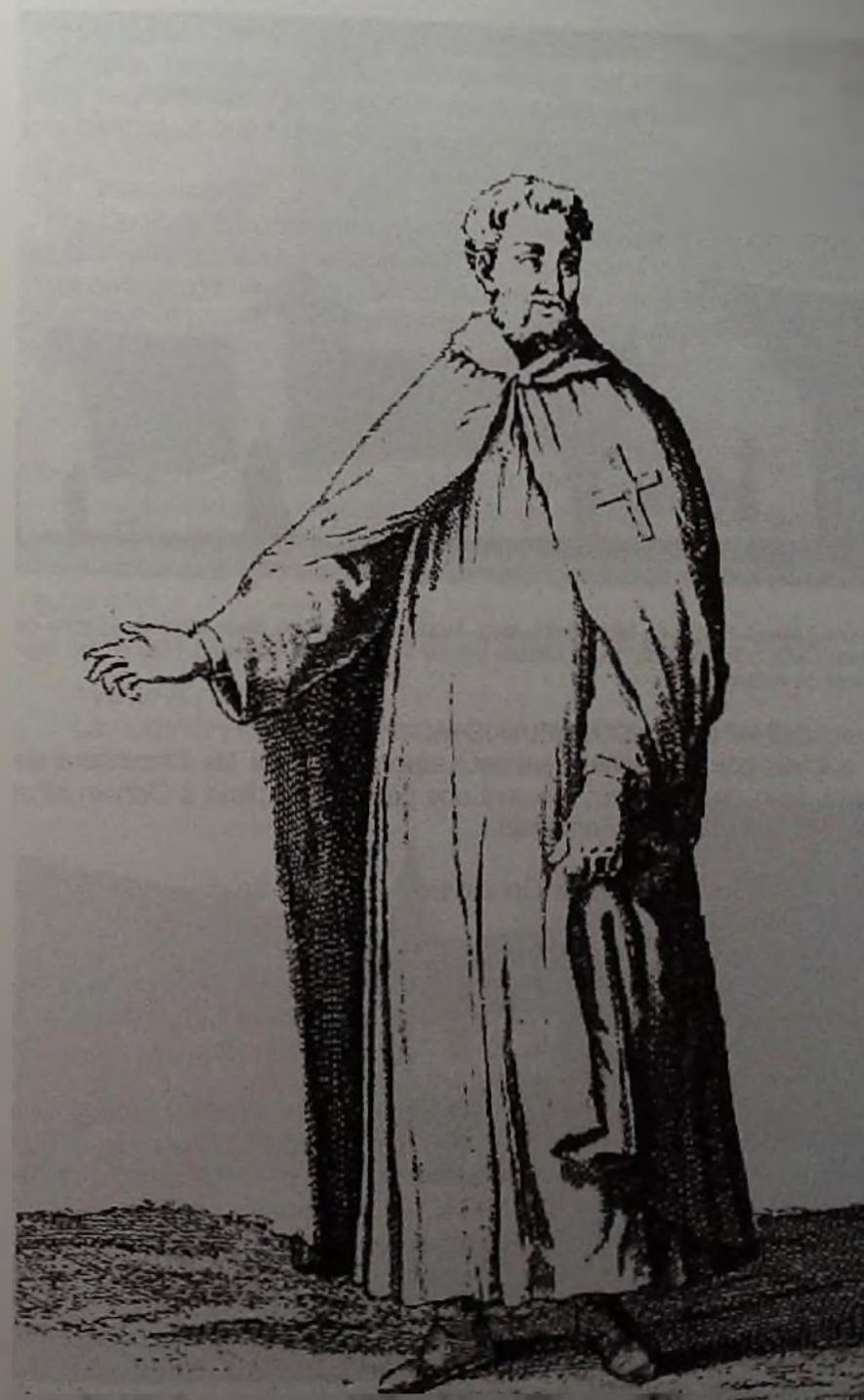
Le refuge existe toujours au numéro 4 de la rue de Charleroi. C'est... le bureau des contributions!

Un acte du XVIIe siècle opposant les Chevaliers de Saint Jean aux autorités à propos des participations communes à payer ou non, nous apprend que l'Abbesse de Nivelles agissait en qualité de surintendante de l'Hôpital de l'Ordre du Saint Sépulcre.

Il est à noter que les Templiers eurent en fief le domaine dit du «Rolgnon» au midi de Nivelles en direction de Namur.



Commanderie de Vaillampont. Dès 1181, les Templiers s'y installent. En 1312, les Hospitaliers leur succèdent.



Templier en habit de mason.



Braine-l'Alleud Ferme de Mont-Saint-Jean, flanquée au porche de la croix de l'Ordre de Malte. Cette commanderie devint célèbre lors de la bataille de Waterloo. Hôpital des régiments de Wellington.

\* **OPHAIN-BOIS-SEIGNEUR-ISAAC (?) (H)**

C'est par un chartier que nous apprenons que les Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem y eurent une partie de la dîme à Ophain ainsi que sur la paroisse de Semohain.

\* **SEMOHAIN (?) (H)** voir Ophain-Bois-Seigneur-Isaac

\* **THISNES - Cie de Vaillampont (1181) (Te)**

Des sa donation avant 1181, elle fut une dépendance de la commanderie de Gerpinnes. En 1312, les Hospitaliers la rattachèrent à la commanderie de Chantraine. En 1773, elle eut le rang de baillie du Prieuré de France avec des dépendances en Zélande.

Vu de l'arrière, l'ensemble est impressionnant. De nombreuses pierres amoncelées et des bornes y ont été rassemblées. L'ancienne chapelle a conservé son porche surmonté de la croix à huit pointes et les armoiries du général des galères de l'Ordre, Froullay du Tessé (Commandeur de Thisnes de 1735 à 1768).

\* **TOURINNES-SAINT-LAMBERT (Autre)**

Les armoiries communales peuvent intriguer l'amateur d'héraldique: d'argent (= blanc) à une croix pattée (= courbe dans les branches) et alésée (= coupée ou droite aux extrémités), au montant (= branche verticale) de gueules (= rouge) brochant (= superposée) sur la traverse (= branche horizontale) d'azur (= bleu).

Il s'agit là de la croix de l'Ordre des Croisiers, autrement appelé Ordre des Trinitaires, dont la vocation était le rachat des esclaves chrétiens capturés par les troupes et les corsaires musulmans et qui vit le jour dans la cité de Huy

\* **Villeroux (1204) (H)**

Il s'agit de la confirmation d'une charte antérieure d'une donation de 80 bonniers de terre, de la moitié de l'église de Corroy-le-Château et d'un sixième de toutes les dîmes. «L'Hospiteau» de Villeroux construisit un manoir et une ferme, avait la collation de l'église et y percevait toutes les dîmes.

\* **WATERLOO (1180) (T) - La Ferme de Mont-St-Jean**

Sa célébrité actuelle est due au fait qu'elle abrita l'hôpital des troupes du Duc de Wellington lors de la bataille de Waterloo.

Après maints remembrements, elle devint dépendance de la commanderie de Piéton. Elle fut transformée plusieurs fois.

A noter que la route actuelle qui la longe passait anciennement de l'autre côté.

A voir: l'écu (très endommagé) qui surmonte le porche d'entrée.

\* **WAVRE (1130 ou 1140) (T)**

La commanderie de la «Neuve-Court» se situe sur la N4 à hauteur des antennes de la R.T.B.F entre Overijse et Wavre. Il semble que la



Commanderie de la Neuve-Court à Wavre. En 1312, les biens de cette commanderie templière passèrent aux Hospitaliers. La ferme, magnifiquement restaurée, possède que quelques pierres aux armes des Chevaliers de Malte.

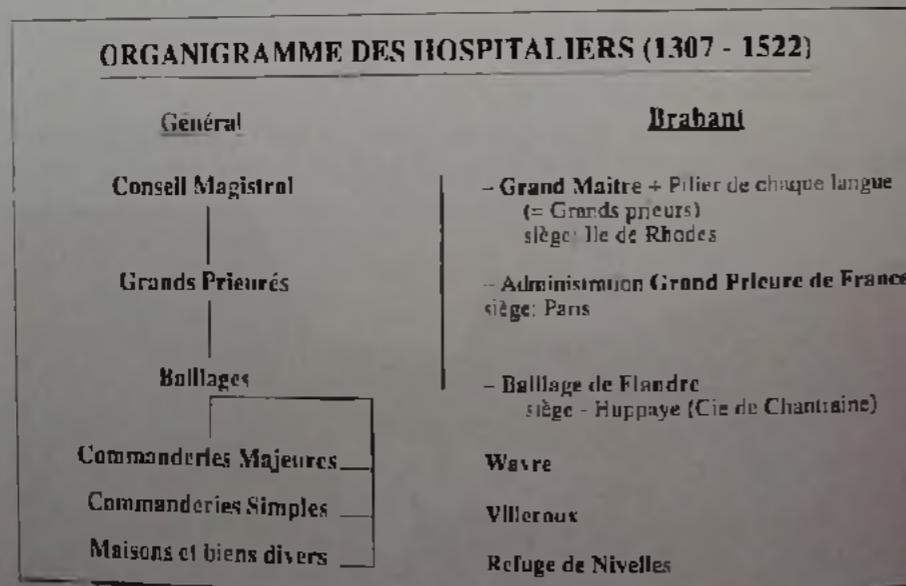
donation daterait de 1130 ou 1140 et ait été faite par le Duc de Brabant Godefroid Ier ou II, selon la date.

Le site comprend trois bâtiments:

- la chapelle, le plus ancien, oratoire dédiée à Saint Jean-Baptiste. Construit en brique et de style gothique. Elle est éclairée par des fenêtres ogivales en pierre bleue et comportant des vitraux armoriés.
- le corps de ferme de forme rectangulaire (cour de 20 ares) fut maintes fois remanié au cours des siècles. Une partie des bâtiments, très bien restaurés, sert aujourd'hui de salle d'exposition d'antiquités.
- la maison du Sergent, bâtiment en brique à gauche de la chapelle qui servait au logement du censier de l'Ordre.

Plusieurs blasons de Commandeurs de l'Ordre de Malte sont visibles dans l'église et dans la ferme.

Dans les environs, de nombreux lieux-dits rappellent la présence des Ordres.



**Note sur le comité «Sur les Pas des Chevaliers...»**

Cette association organise des voyages organisés en Belgique et à l'étranger.

Un inventaire des commanderies d'Europe en cours d'élaboration peut être consulté par téléphone. Adresse: J.C. GALESLOOT, 14, rue du Cochige à 1360 Orbais. Tél.: 081/65 61 28 (après 19h). Une bibliothèque sur le sujet est accessible sur rendez-vous.

**Si vous souhaitez en savoir plus (orientation bibliographique).**

**1. Sur les Templiers.**

- A. DEMURGER: Vie et mort de l'Ordre du Temple. Paris. 1985
- HISTORIA SPECIAL n° 385 bis: Les Templiers. 1976
- MANSON JEUNE: Histoire critique et apologétique de l'ordre du Temple. Paris. 1789
- Félicie PERNOLD: Les Templiers, PUF. Que sais-je? Plusieurs éditions.

**2. Sur l'Ordre de Malte.**

- M.C. ENGEL: Histoire de l'Ordre de Malte. Genève. 1968.
- HISTORIA SPECIAL n° 403bis: Les Chevaliers teutoniques, les Chevaliers de Malte I. 1980
- Abbé DE VERTOT: Histoire de l'Ordre de Malte. Paris. 1780

**3. Sur les Chevaliers teutoniques.**

- DAILLIEZ L. Les Chevaliers teutoniques. Paris. 1979.

**4. Sur les Chevaliers du Saint-Sépulcre.**

- GOEVAERE P. Les Chevaliers du Tombeau vide. C. Dessart, 1967.

**5. Sur les Ordres en BELGIQUE.**

- BELGIA 2000 n° 11: Le mystère belge des Templiers.
- DANSAERT G.: Histoire de l'Ordre souverain et militaire de Saint-Jean-de-Jerusalem dit de Rhodes ou de Malte en Belgique. Bruxelles. 1936
- GALESLOOT J.C.: Aperçu sur les Ordres Religieux et Militaire depuis le Moyen Age. In cahier «Sur les Pas de Chevaliers...» n° 1
- MANNIER E. Ordre de Malte. Les commanderies du Grand-Prieuré de France. Paris. 1872.
- SAINT-HILAIRE P. de La Belgique mystérieuse. Bruxelles 1973 (plusieurs éditions). Atlas du Mystère. 1000 Enigmes de la Seine au Rhin. Ed. RTL. 1985



Grande pièce: pièce en argent de 15 tarris de 1769 aux armes du Grand-Maître Emmanuel de Pinto (revers) et St Jean le Baptiste (à l'avant) avec l'interdiction de l'Ordre.  
Petite pièce: grains en cuivre de 1776 aux armes du Grand-Maître Emmanuel de Rohan (au revers) et à la Croix de l'Ordre (à l'avant). Collection J.C. Galesloot.

## Types peu connus ou oubliés du folklore bruxellois et du Roman País de Brabant.

par Maurice DESSART

### 10e série

A songer à eux et à analyser leur comportement, l'on pourrait se demander comment certains êtres humains en sont arrivés à passer leur présence ici-bas de la façon dont ils vivent ou ont vécu, en un sens positif ou négatif. Grave et importante question dont la psychologie tente de résoudre l'équation depuis nombre d'années sans y parvenir de façon satisfaisante. La science de l'esprit n'est pas mathématique, ne possède pas son code et est sujette à interprétation. Deux aspects de la chose peuvent être posés: l'un est *congénital*, l'autre *atavique*; mais ils n'expliquent pas tout. Il faut bien le constater, malgré ce que d'aucuns croient ou disent, tous les individus ne naissent pas sous la même étoile (ou, si l'on préfère, avec des chances pareilles de démarrage); ce qui est indiscutablement à considérer et qui est très important. Celui qui, nonobstant le fait, trouve à s'élever dans la société n'en a que plus de mérite si les moyens dont il s'est servi sont honorables (ce qui n'est certes pas toujours le cas...). Le lecteur des présentes petites chroniques sera fixé à ce sujet... Et poursuivons l'examen et la description de certains de nos contemporains. Jusqu'il y a un peu plus d'un an (en avril 1992), a pérégriné (parce que c'est bien le terme à utiliser) par les rues de la ville, faisant les *libraires «de vieux» (bouquinistes)*, et vu souvent au «Vieux Marché» (où il fut bien connu), un personnage que personne n'est parvenu à classer, et qui a disparu de la façon dont il avait fait son apparition, c.-à-d. dans le plus grand silence.

Il a fait l'objet d'une émission de la R.T.B.F. «Cargo de nuit» en novembre 1990. Ceux qui ont participé aux prises de vues nous ont confié quelques détails... Particularités qui étaient à prévoir d'ailleurs. Que l'on se figure un quidam de taille moyenne, plutôt rond de visage et de corps, le crâne entièrement rasé; le chef toujours couvert d'un képi de capitaine de vaisseau, blanc aux ors rutilants. C'est son costume qui était *déconcertant*; il se présentait sous la forme d'un damier blanc et noir en alternance: que l'on se figure un veston blanc à droite, noir à gauche, le pantalon faisant opposition de couleurs. En pareil équipage il ne pouvait manquer d'attirer l'attention (ce qui a été le cas...). Curieuse personnalité (si ce terme est d'application...). A l'approfondir l'on demeure perplexe... Fort amène, il était extrêmement prolix en conversation, laquelle de par la variété des sujets abordés (et embrouillés...) ne

manquait pas de déconcerter. Qu'on en juge, essayez de reconstituer ce puzzle... L'objet de ses déplacements (et la présence continue des deux sacs qu'il portait): des livres, des livres, toujours des livres... traitant des sujets les plus disparates. Il devait disposer d'un certain budget, acceptant facilement les sollicitations qui lui étaient faites. Questionné, il disait approvisionner son «musée» selon ses goûts personnels (il en sera parlé plus loin, comme des prises de vues de l'émission T.V.), c.-à-d. tout ce qui concernait la littérature, domaine extrêmement vaste s'il en fut... Citant les *Soirées de Médan* (petite localité de Seine et Oise en laquelle Emile Zola possédait une maison de campagne et où il réunissait ses très intimes) il aurait été apparenté à l'un des participants, d'où son goût pour ce genre d'activité (...). A l'appui il exhibait une petite feuille reprenant des textes d'auteurs divers traitant des arts plastiques; une illustration ornait la moitié supérieure de la première page, elle montrait l'équipe R.T.B.F. «Cargo de nuit» le chef revêtu, pour tous les participants, d'une coiffure différente et assez cocasse. Exigence du maître de maison, paraît-il... Le musée... Il était établi rue Rempart des Moines au rez-de-chaussée d'un très vieil immeuble dont le bas de la façade avait été peinturluré de façons diverses (novembre 1990); on y retrouvait tous les caractères de la plus grande vétusté. Un certain courage était nécessaire pour y pénétrer! Que pouvait-on y voir?

Il s'agissait de la réunion la plus étrange d'objets de toutes natures: petits tableaux (*croûtes*), meubles de dimensions réduites, bibelots variés, vieux lustres, pots de terre et de verre aux formats variés, brochures et livres en piles de plusieurs mètres de hauteur, dont le thème était, tout ce qui concernait la France, cela dans le plus grand désordre et sans aucune valeur intrinsèque... Le visiteur devait trouver lui-même des points d'intérêt... Notre homme, de nationalité française, était originaire de Paris. D'un débit volubile, il paraissait vouloir donner des explications auxquelles personne n'a jamais rien compris... Très courtois, son visage s'ornait d'un sourire perpétuel. Il paraissait heureux en lui-même (tout le monde ne peut en dire autant...).

Peut-être avait-il pu réaliser certain idéal?

*Chi lo sa?*

Depuis un laps de temps assez long on ne l'aperçoit plus; aux dernières nouvelles il serait retourné à Paris. N'ambitionnerait-il pas de joindre... la Tour Eiffel à ses «collections»?

Qu'il soit heureux! Et tout cela se passe en Brabant!

Et ce n'est pas la capitale, seule, qui recèle pareils (restons poiss...) phénomènes... Regardons autour de nous. En des occasions diverses, des localités de la région wallonne organisent foires, marchés, brocantes, etc; telles sont Chain, Nivelles, Villers-la-Ville, Braine-l'Alleud et bien d'autres. Tout cela présente un but bien mercantile, mais, enfin, d'actualité. Ceux qui suivent un peu cette activité auront, peut-être, eu l'attention attirée par une tête de brave homme, représentant parait de nos bonnes populations romanes, s'exprimant posément en amallant

ses propos de nos locutions familières. Très correctement vêtu, il se présentait plutôt petit, trapu, la tête couronnée de blanc (parce qu'il est un âge, pour ceux qui paraissent l'ignorer, auquel la masculinité, désertée par son système pileux, se présente ainsi...), il inspirait, il attirait, la sympathie. On lui eût acheté l'objet de son négoce uniquement pour lui faire plaisir. Sur une petite table (que l'on devinait de sa fabrication) il exposait ses articles, admirables de désuétude: doubles-décimètres très artistement ornés de petits personnages finement coloriés; boîtes en carton de formats variés encollées de papiers multicolores du plus heureux effet, à usage de vide-poches, par exemple; pelotes à aiguilles, format balles de golf, en laines de teintes diverses. On devinait que ces petits articles avaient été confectionnés avec goût, peut-être par un couple de pensionnés modestes tentant par ce moyen naïf de faciliter des fins de mois, y passant de très longs moments emplis de patience. Touchant: l'article le plus cher était vendu 50 frs; c'était le double-décimètre, petite œuvre d'art véritable (voir description plus haut)! Et tout cela présenté de façon charmante, avec dignité, d'un ton aimable.

On en connaît qui se sont portés acheteurs dans le but unique de déposer au fond d'un tiroir, estimant qu'il s'agissait là d'un bon placement!

Ce qui précède à titre de rappel, et pour ceux qui s'en souviendront, du très beau film à sketches interprété par le grand acteur de théâtre et de cinéma que fut Noël-Noël; bande réalisée au début des années 30 (l'un des premiers films parlant, français). L'une des séquences expose le cas d'un couple âgé tentant de s'en sortir par la façon exposée plus haut. En restant honnête et timoré il n'y parvient pas. Excédé, le chef de famille (*Noël-Noël*) tente un grand coup. Contractant un prêt, il s'achète un costume neuf et se fournit de statuètes assez grossièrement façonnées auprès d'un fournisseur italien. Usant d'audace, il présente ses achats comme étant le résultat de trouvailles effectuées par un explorateur et ce sera la réussite!

Images de la vie, hélas souvent vraies... Caricaturales dans ce dernier cas, bien entendu. C'est tout cela aussi, le Brabant wallon; songeons-y parfois...

## Un Gaumais à l'Abbaye brabançonne d'Affligem. Le peintre Dom Wilfrid Jacmin O.S.B. (1853-1911).

par Dom Wilfried VERLEYEN O.S.B.

Parmi les moines wallons de l'abbaye bénédictine d'Affligem près d'Alost, à la limite du Brabant et des Flandres, D. Wilfrid Jacmin, originaire de Gerouville, occupe une place spéciale. Vraisemblablement, ce petit-fils d'un officier Verdunois de l'armée impériale a-t-il été déchiré par des tendances très différentes: d'un côté l'esprit aventurier, hérité de son grand-père paternel, et de l'autre côté l'ambiance traditionnelle et dévote de sa pieuse mère Virtonaise.

En conséquence, nous traiterons d'abord de sa famille qui appartenait à la bourgeoisie aisée, puis du moine avec ses antécédents assez insolites et une vie monastique parfois très tourmentée, et finalement de l'artiste inattendu, qui se distingua comme portraitiste des prélats d'Affligem.

### A. La famille Jacmin.

I. Philippe JACQUEMIN, architecte à Verdun, qui épousa Anne *Canyette*, dont il eut au moins deux enfants, nés à Verdun:

1. Christophe Charles, né le 3 février 1780, qui suit sous II.
2. Catherine, née en 1786, décédée à Gerouville le 31 janvier 1855, veuve d'Hubert Parent, chamoisier à Verdun. Elle mourut subitement à Gerouville, où elle était venue rendre visite à sa belle-sœur, Barbe Jobert, qui était malade. On la trouva morte dans son lit. B. Jobert lui survécut encore 25 jours.

II. Christophe Charles JACQUEMIN (JACQUEMAIN, JACMIN), né à Verdun le 3 février 1780, décédé à Arlon le 9 juin 1842, enterré à Gerouville, lieutenant au 32<sup>e</sup> Régiment de Ligne à l'armée impériale et Chevalier de la Légion d'Honneur, avait épousé Barbe Jobert, née à Verdun en 1780, décédée à Gerouville le 25 février 1855. Les portraits peints de ces derniers se trouvent encore à Gerouville. Elle avait une sœur, Marie Anne Jobert, née à Verdun en 1771, décédée à Gerouville le 25 mai 1847, veuve en premières nocces de Simon Lemaire, chamoisier à Verdun. Celui-ci avait eu de sa première femme Pélagie Messager, un fils, qui devint général: une rue à Verdun

porte son nom; son portrait peint comme enfant est également conservé à Géroville. Le second mari de M. A. Jobert, Joseph Aspais Rigault, né à Fontainebleau, mourut à Géroville le 19 février 1852, à l'âge de 81 ans. Il bénéficiait d'une rente viagère de 50 fr à charge de son neveu Alexandre, car il avait engagé 1000 fr. dans les affaires de ce dernier.

L'Etat des services, campagnes et blessures, rédigé à Strasbourg le 5 septembre 1815, donne un aperçu détaillé de la carrière militaire de Christophe Jacquemain:

Commissionné chirurgien de 3<sup>e</sup> classe le 26 août 1799.

Reformé provisoirement le 14 prairial an XI.

Soldat au 96<sup>e</sup> Régiment de Ligne le 25 thermidor an XI.

Caporal le 25 vendémiaire an XII.

Fourrier le 1<sup>er</sup> germinal an XII.

Entré au 32<sup>e</sup> Régiment de Ligne avec la qualité de sergent-major.

Sous-lieutenant par décret du 18 février 1812.

Lieutenant le 12 août 1813.

Membre de la Légion d'Honneur le 21 juillet 1814.

Il avait fait les campagnes des années VII, VIII et IX au Rhin; 12 et 13 vendémiaire an XIV à Ulm en Souabe; XIV, 1806, 1807 en Autriche, en Prusse et en Pologne; 1808, 1809; 1810, 1811, 1812, 1813, 1814 et 1815 jusqu'au 10 juin, de l'armée d'Espagne au Rhin.

Il fut blessé le 19 vendémiaire an XIII à Ulm d'un coup de feu à la jambe droite, idem à la cuisse à Halle en Prusse, idem à la tête le 23 octobre 1808 à Durango en Espagne.

Il fut qualifié de bon officier, servant avec autant de zèle que d'intelligence et de bravoure, d'une belle tenue, d'une conduite exemplaire et digne d'éloges.

Le 29 mai 1816, il aurait été nommé chevalier de la Légion d'Honneur par l'empereur. A ce moment, Napoléon était déjà sequestré à l'île de Sainte-Hélène. Probablement faut-il lire 1815. Il s'est donc rallié à l'empereur pendant son gouvernement des cent jours. Pourtant il obtint de Louis XVIII, le 31 juillet 1820, le nouveau brevet de l'ordre royal de la Légion d'Honneur, que l'on garde encore encadré chez ses descendants à Géroville.

Un passeport, accordé à Verdun le 27 décembre 1825 donne le signalement suivant: taille 1,90 m, cheveux châtain, front haut, yeux bleus, nez moyen, bouche moyenne, barbe châtain, menton rond, teint coloré, cicatrice au menton. Son portrait peint par un artiste anonyme, se trouve encore à Géroville.

Après sa retraite il aurait été banquier-aubergiste à Verdun. Vers 1825 il s'établit à Géroville comme distillateur et confiseur des dragées de Verdun. Il fut accompagné non seulement par sa femme et ses trois fils, mais aussi par sa belle-sœur, Marie Anne Jobert, et par son second mari. En 1830, il était le premier propriétaire de Géroville. Sa pierre tombale au cimetière désaffecté du village rappelle sa qualité d'officier de la garde impériale. Il eut trois fils:



Dom Wilfridus Jacmin. († 1911)

1. Victor Adolphe, né à Verdun en 1802, décédé à Géroville le 31 juillet 1844, célibataire, confiseur. Il est curieux de constater la différence d'âge avec son frère cadet. Leur père a été absent pendant 12 ans à cause des campagnes de Napoléon.

2. Claude Adolphe, né à Verdun le 16 juin 1816, décédé à Géroville le 7 avril 1876, rentier veuf en premières noces d'Amélie Toury, décédée

à Gérrouville, et en secondes nocces de Louise Adélaïde Amélie Wisselet, nièce de la première. La tombe d'Amélie Toury à Gérrouville porte l'inscription touchante: «Privée du doux nom de mère, elle en a rempli les obligations avec un dévouement admirable». Elle avait en effet recueilli tous ses neveux de Villers-devant-Orval et suggéré sur son lit de mort à son mari d'épouser sa nièce.

3. Alexandre, né à Verdun en 1818, qui suit sous III.

III. Alexandre JACMIN, né à Verdun en 1818, décédé à Virton, négociant et confiseur, épousa Hortense Marguerite Lesquoy, née à Virton le 17 avril 1817, décédée à Virton le 21 novembre 1902. Ses parents étaient brasseurs. Il y avait deux prêtres dans sa famille. L'Abbé Renauld, vicaire à Neufchâteau en 1860 et décédé comme curé de Franc-Waret, demanda même à Alexandre et à sa femme de pouvoir finir ses jours «dans leur belle propriété de Gérrouville» et il les pria déjà de venir choisir les meubles qu'il emporterait. Puis il y avait Lucien Joseph Lesquoy, né à Virton le 21 janvier 1854 et ordonné prêtre à Namur en 1876, docteur en théologie de Louvain (1881). Il devint vicaire de la cathédrale de Namur en 1881, professeur au Grand Séminaire en 1882 et curé-doyen de Marche en 1896. Il décéda à Marche le 21 août 1913, étant chanoine honoraire de Namur et chevalier de l'Ordre de Léopold.

Selon son souvenir mortuaire, Hortense Lesquoy se distingua par sa foi vive, sa piété simple et franche, sa bonté indulgente et toujours souriante, sa grande générosité envers les pauvres et par l'éducation chrétienne qu'elle donna à ses enfants, dont trois embrassèrent la vie religieuse. A Gérrouville on garde encore les portraits des deux époux, peints par Jérôme Cartelier de Macon, un élève d'Ingres.

De ce mariage sont nés à Gérrouville:

1. Arthur Adolphe, né le 29 septembre 1846, qui suit sous IV.

2. Zulma, née le 8 août 1848, sœur de la Doctrine Chrétienne sous le nom d'Alexandra. Elle prit l'habit le 26 août 1873, fit profession le 21 septembre 1876, enseigna à l'école communale d'Houffalize et fut nommée supérieure à Habay-la-Neuve en 1882. Elle y amena plusieurs petites pensionnaires et était institutrice de la première classe. Ce fut un supérieur laborieux et pénible.

Elle était en effet toujours malade; de plus, le couvent, loin d'abonder en ressources, les voyait plutôt se restreindre; enfin la concurrence des écoles officielles était dure. En dépit des difficultés, elle parvint à ajouter une seconde aile aux bâtiments. Elle décéda à Habay-la-Neuve le 23 novembre 1901, mais fut enterrée à Virton dans le caveau de famille.

3. Marie Anais, née le 3 février 1850, décédée à Villers-sur-Semois le 3 juin 1940, où elle avait été évacuée de force par les Allemands. Elle épousa Léonce Pierre, ingénieur aux chemins de fer, mort jeune. Son père Léon Pierre fut greffier, puis député permanent. Son portrait peint se trouve au Musée Gaumais. Marie Jacmin vécut nonante ans en parfaite santé, très attachée à sa famille et dans une grande simplicité. Elle habitait à Virton, avenue Bouvier, une grande maison qu'elle s'était fait

construire. En 1901 elle dota l'église de Gérrouville d'un vitrail. Sa fille Marguerite Pierre, née à Bruxelles, décéda déjà le 27 décembre 1932, à l'âge de 48 ans.

4. Anide Jean Baptiste Victor, né le 31 août 1851, décédé à Bruxelles le 23 septembre 1927, épousa Gabrielle De Cellier, née à Templeuve près de Tournai le 20 décembre 1860. Il fit ses études au petit séminaire de Floreffe, puis à l'université de Louvain, où il acquit le doctorat en droit. Il fut successivement avocat à Neufchâteau, substitut à Charleroi, puis procureur du Roi dans la même ville et président de la Cour d'Appel de Bruxelles. Il était chevalier de l'Ordre de Léopold et commandeur de l'Ordre de la Couronne. Il fut inhumé dans le caveau de famille à Templeuve. Ils eurent quatre enfants: Béatrice, née le 23 février 1886 et décédée à Virton le 7 juin 1886; Béatrice, née à Charleroi le 1 juillet 1887, célibataire; Fernand, né à Charleroi le 7 novembre 1888, notaire à Taintignies, épousa Marguerite Buisseret, née à Bruxelles le 10 août 1891 (ils eurent une descendance masculine et féminine); Isabelle, née à Marcinelle le 25 octobre 1890, épousa Jules Balet, né à Bruxelles le 7 juillet 1886, ingénieur (ils eurent une descendance féminine).

5. Léon, né le 21 avril 1853, moine d'Affligem sous le nom de Wilfrid.

6. Céleste Léonie, née le 19 septembre 1854, décédée à Virton le 2 février 1911, célibataire. Elle vivait avec sa sœur Marie.

7. Antoinette Alice, née le 17 février 1857, décédée à Malines le 10 janvier 1921, épousa Jules Noel Servais, lieutenant-colonel de la garde civique à Malines. Ils eurent une fille, Isabelle Servais, qui épousa L. Van Melckebeke notaire à Malines.

8. Eugénie, née en 1860, moniale bénédictine sous le nom de Lutgarde. Elle fit profession à l'abbaye de La Paix Notre-Dame à Liège en 1885 comme moniale de chœur. Elle avait fait preuve de grandes qualités comme maîtresse des novices pendant vingt années, quand en août 1911 elle fut envoyée en tant que supérieure au prieuré «Pax Cordis Jesu» de Ventnor dans l'île de Wight. Dame Lutgarde était très douée musicalement et intellectuellement. Au long des années, cependant, sa santé délicate avait nécessité plusieurs opérations sérieuses. Les anxiétés de la guerre, l'interruption de tout rapport avec la Belgique, achevèrent de l'épuiser. En mai 1916, elle dut être transportée à Burgess Hill, dans une maison des Augustines Hospitalières, puis au début de 1917, pour des raisons financières et afin que la malade puisse se trouver dans un milieu parlant français, elle fut envoyée à Morlax, en Bretagne, dans un couvent de la même congrégation. Elle décéda déjà en 1917 et y repose dans le cimetière des Augustines.

IV. Arthur Adolphe JACMIN, né le 29 septembre 1846, décédé à Arlon en 1920, distillateur et propriétaire terrien, épousa Emilie Staudt, née à Arlon le 11 février 1854 et y décédée le 20 juillet 1917. Ils avaient acheté une maison à la rue Franck. Arthur était un fervent de la chasse. En 1901 ils donnèrent un vitrail à l'église de Gérrouville. Ils eurent quatre enfants, nés à Gérrouville:

1. Marie, décédée à Arlon en 1942, épousa Nicolas Arend, décédé à Martelange le 14 mars 1953, juge de paix à Arlon et ancien colonial.

2. Marthe, née le 6 octobre 1879, décédée à Liège le 9 mai 1931, moniale bénédictine sous le nom d'Emilie. Elle entra au monastère de La Paix Notre-Dame le 6 octobre 1901, reçut l'habit monastique le 24 septembre 1902 comme dame de chœur et prononça ses vœux le 10 septembre 1904 devant son oncle, D. Wilfrid Jacmin, délégué de Mgr. Rutten, évêque de Liège. La messe était célébrée par Lucien Joseph Lesquoy, doyen de Marche, mentionné plus haut. Le 10 août 1911, elle succéda à sa tante comme maîtresse des novices. D'une faible complexion, elle dut beaucoup se ménager, ce qu'elle compensa par ses incessantes prières et son union à Dieu. A la suite d'une opération, elle succomba à l'âge de 52 ans et fut enterrée au cimetière des religieuses à Russon (Tongres).

3. Albert, né le 28 février 1881, qui suit sous V.

4. Maurice, né en 1882, décédé le 3 avril 1899, étudiant de rhétorique au collège Saint-Joseph à Virton, mort à l'âge de 17 ans, très doué.

V. Albert JACMIN, né à Gérouville le 28 février 1881, décédé le 29 septembre 1943 à la clinique d'Arlon, des conséquences d'un accident au verger familial, épousa le 3 septembre 1912 Germaine Gillion de Dampremy (Charleroi), née à Montigny-sur-Sambre le 8 juillet 1889, décédée le 25 août 1961, fille de Jules Gillion, négociant, et de Célestine Stancier. Son beau-frère Augustin Gillion domicilié d'abord dans la maison paternelle à Charleroi, le château Clark, devint conseiller à la Cour d'Appel de Bruxelles.

En 1914 Albert Jacmin se réfugia avec son épouse et sa fille d'abord en Suisse, puis à Lyon, où lui naquirent deux autres enfants. A son retour en 1919, toutes ses affaires avaient été pillées. Il lui était impossible de reprendre son industrie suite à la loi sur l'alcool, parue en 1919 (1). Ainsi l'entreprise familiale, fondée par Christophe Charles Jacmin, sombra inévitablement.

De leurs dix enfants, Yvonne vit encore à Gérouville. Aidée de son frère cadet Alex, de Jamoigne, elle entretient avec beaucoup de soin et d'amour la magnifique maison ancestrale de 1743 qui domine avec ses annexes et son domaine la pittoresque place du Tilleul à Gérouville. Cette remarquable et imposante maison Gaumaise est remplie des souvenirs qu'elle a passés. Un autre frère a suivi l'exemple de son grand-oncle et de ses tantes religieuses en se consacrant à Dieu: Maurice Jacmin, né à Gérouville en 1925, ordonné prêtre en 1951, curé de Saint-Maximin à Rulles de 1965 à 1979, retraité à Bouillon.

## B. Le moine

### 1. Sa jeunesse (1853-1882)

Léon Jacmin est donc né le 21 avril 1853 d'une famille aisée à Gérouville. Il était le troisième fils d'Alexandre Jacmin et d'Hortense Marguerite Lesquoy qui avaient trois fils et cinq filles. Le 23 avril 1853, il reçut le baptême. Son éducation fut très soignée. Il fit ses humanités au petit séminaire de Floreffe. Après avoir étudié la philosophie dans le même établissement — il s'est donc orienté d'abord vers le clergé séculier —, il suivit l'exemple de son frère Victor et commença l'étude du droit à l'université de Louvain. Son prompt échec ne fut pas dû à une intelligence médiocre, mais à un manque d'application. En effet, il s'amusait plutôt que d'étudier.

Par la suite, il s'adonna au commerce et fut aussi professeur à Floreffe. Mais en 1881 on le retrouve comme professeur au collège de Leuze. Le 21 novembre de cette même année, il entra chez les trappistes de Chimay, reçut l'habit cistercien le 1 février 1882 avec le nom d'Alexandre, mais il sortit dès le 27 avril 1882. Cette vie s'avéra trop dure pour lui. Durant l'été il vint à Affligem, restauré depuis 1870 et en pleine expansion. Le choix de ce monastère flamand, si éloigné du sol natal, reste énigmatique. Selon le Journal intime, tenu par D. Urban Hendrickx et la tradition familiale, il aurait fait alors un voyage qui l'aurait conduit jusqu'à Buenos Aires et en serait revenu «sans un sou». Il revint le 22 septembre 1882 à Affligem, où il séjourna d'abord à l'hôtellerie. Le 26 septembre 1882, il fut admis à l'unanimité comme novice de chœur par les doyens, c'est-à-dire le prieur et ses trois conseillers.

### 2. Sa formation monastique et théologique (1882-1886)

La communauté de l'abbaye d'Affligem, une des plus importantes des anciens Pays-Bas, fondée en 1083 et supprimée en 1796, avait survécu nonobstant la démolition de la plus grande partie du monastère. La vie monastique fut restaurée d'abord à Termonde en 1837 et puis à Affligem en 1870. Le monastère appartenait à la province belge de la Congrégation Cassinienne de l'Observance primitive. Le prieur d'Affligem, D. Godehard Heigl, d'origine Bavaoise, en était le pro-visiteur. D. Herman Renzel, originaire de la Westphalie, plus tard fondateur et abbé de Merkelbeek au Limbourg Hollandais, avait la direction du noviciat provincial, établi à Affligem.

Le 30 septembre 1882, Léon Jacmin occupa sa cellule au noviciat. Après un postulat normal, le père-maître lui imposa le 14 octobre la tunique monastique avec le nom de Wilfrid, le saint archevêque de York. Le lendemain, un dimanche, il reçut le scapulaire et le manteau choral durant la messe conventuelle solennelle, célébrée par le pro-visiteur avec sermon en français, dans la nouvelle église néo-gothique, consacrée quelques mois avant son entrée.

Il y avait trois autres novices de chœur, beaucoup plus jeunes que lui, et deux postulants comme frère convers, dont l'un plus âgé que lui. Il en

imposait sans doute par sa formation intellectuelle, de sorte que bientôt il fit office de professeur de ses jeunes confrères. Le 1 janvier 1883, il prononça déjà l'allocution d'usage en néerlandais pour offrir les vœux de tous au pro-visiteur (2).

Le 1 novembre 1883, durant la messe solennelle, il fit ses vœux simples perpétuels, en même temps que D. Victor Van Schepdael, plus tard un des missionnaires-pionniers au Transval en Afrique du Sud. Le 31 août 1884, l'abbé-général, Nicolas Canevello, lui conféra la tonsure cléricale et les quatre ordres mineurs, à lui et à quatre de ses confrères. A la fête du père-maître en 1886, D. Wilfrid lui offrit une dédicace en alexandrins qui se distinguait par son humilité:

«Reçois père chéri, d'une main bienveillante,  
les timides essais d'une lyre naissante.  
Vois seul les sentiments qui les ont inspirés,  
d'Apollon les auteurs n'ont pas les feux sacrés...»

Le 22 mai 1886, il alla voter à Virton pour l'élection de la députation permanente de la province. Le 20 août 1886, il prononça ses vœux solennels avec dispense apostolique de trois mois, pour lui permettre de recevoir les ordres majeurs avant son départ pour les missions, car il désirait être missionnaire. Les ordinations, conférées à Affligem par Mgr. Jourdain Ballsieper, évêque missionnaire en Bengale Oriental (Bangla-Desh), se succédèrent donc rapidement: le 22 août il reçut le sous-diaconat, le 28



Affligem, Affligem, Refectoire. En haut: le grand portrait de G. Heigl. En bas: les portraits des archevêques de Malines.



La maison paternelle (1745).

août le diaconat et le 8 septembre la prêtrise. Sur les images commémoratives il avait fait figurer Notre-Dame et Saint-Hubert.

Le 9 septembre, il chanta sa première messe avec assistance du pro-visiteur G. Heigl, de D. Raphael Troch, futur prieur d'Affligem, et de D. Gabriel Willems, qui deviendra plus tard abbé de Steenbrugge (3). Sa mère offrit un magnifique ornement, composé d'une chasuble, d'une dalmatique, d'une tunique, d'une chape et d'un huméral. Le tout était en moire argent fin, broderie en or fin sur fond frisé argent fin, galon en or fin, doublure en soie rouge, frange et cordelières en or fin, façon croix de Malte, or fin sur tous les accessoires. On paya 2100 fr. à J. Denis de Bruxelles, une somme considérable pour l'époque (4). Le 18 septembre, il alla passer quelques semaines chez ses parents à Géroville avant son départ pour les Indes. De ses prémices à Géroville, sans doute très solennelles, rien n'a été transmis.

### 3. Le missionnaire (1886-1888)

Le 2 novembre 1886, il partit d'Affligem via Gènes et Rome en compagnie de Mgr. Ballsieper. Puis le 21 novembre, il s'embarqua seul à Marseille, tandis que l'évêque malade retourna à Affligem le 25 janvier 1887 (5). Le voyage fut pénible, comme il l'écrivait alors qu'il était en vue de

Colombo (Ceylan). Depuis Aden il n'avait guère quitté le lit. A part les enfants, presque tous les passagers étaient malades à cause du temps épouvantable: vent, pluie et brouillard. La chaleur –en permanence 33°– rendait la vie dans les cabines fermées insupportable. On était obligé de coucher sur le pont, où on recevait régulièrement une douche agréable.

Via Calcutta, où il vit au jardin zoologique un tigre qui avait mangé 137 personnes (!), il arriva le 1 janvier 1887 à Chittagong. Là il fut reçu cordialement par le pro-vicaire apostolique, Grégoire De Groot, qui remplaçait l'évêque absent, et par le frère convers, Gérard De Mulder. Il souffrait de la fièvre, mais il fut vite guéri «à forte rasade d'huile de ricin et deux doses de quinine». A l'Épiphanie il pouvait déjà chanter la messe à la cathédrale, une messe en musique, exécutée magistralement. Il donnait une description détaillée de son logement: «Une chambre d'environ 7 mètres cubes, garnie de trois bons fauteuils en cannelle, une dormeuse, une commode... A côté une autre chambre et un cabinet de toilette.» Il y avait deux vérandas où on dormait durant les mois chauds. Il appréciait aussi le menu «avec un excellent bouillon de poule». Il allait à la pêche, guettait les tortues, avait planté du tabac.

Il aimait plaisanter. Les religieuses anglaises faisaient bien triste mine, mais il leur avait raconté tant de bonnes histoires, qu'elles commencèrent à devenir «un peu plus rigolo».

On avait dû faire abattre tous les arbres autour de la maison à cause des serpents. «Les léopards ne se gênaient pas pour entrer par une fenêtre et venir enlever à ses pieds un chien et souvent le maître avec». Mais ce qu'il y avait de plus ennuyeux, c'étaient les chacals et les corbeaux.

Sous le ton badinant on devine tout de même de la nostalgie, car il demanda des journaux et les portraits de ses frères et sœurs.

Il devait demeurer un an à Chittagong pour s'acclimatiser. Pourtant en septembre 1887, il remercia déjà son oncle Collignon pour l'aumône à sa mission, où il était logé dans un bungalow de bambous, non pavé. Des insectes le piquaient. Il décrivait une fête Hindoue au bord de la rivière qui coulait à 25 m de sa résidence: «Figurez-vous le bruit qu'on entend au champ de foire à la fête de Virton, multipliez ce bruit par cent...» Il voulut administrer une «doublée» aux Chrétiens qui regardaient. Tout le monde prit la fuite à la vue de son bâton. Un sauve-qui-peut général!

Dans sa lettre du 1 mars 1888, il raconte comment il construisit une école par réquisition de gens à l'aide de la police et à coups de bâton. Ils avaient «une peur bleue» de lui. Il traitait durement les veuves qui allaient boire au bazar, imposait un mari aux plus jeunes, exigeait une amende des plus âgées. Il avait refusé le mariage aux couples trop jeunes et trop ignorants, malgré les plus sinistres prédictions de ses confrères et les menaces les plus accentuées de ses paroissiens. Quelques cartouches de sel les avaient mis à la raison. D'un conflit à l'église, il était sorti avec son surplis déchiré et les mains en sang, mais Dieu aidant, il avait eu le dessus et depuis lors, ils étaient doux comme des moutons.

Il se trompait terriblement! Le 17 mars 1888, il écrivit déjà de Dacca, où il s'était réfugié, car ses brebis avaient voulu le tuer. Après son refus reiteré de fermer l'école que ses paroissiens trouvaient inutile, surtout pour les filles –il avait même éconduit rudement des chefs à coups de bâtons– ils s'étaient engagés sous serment à lui résister. Alors il avait fermé l'église et le cimetière. «Le lendemain pas un chat à l'école.» Finalement il enleva des maisons les crucifix et les images, de même que les chapelets et les croix des filles. En un clin d'œil il fut entouré de 25 à 30 grands «diables», armés chacun d'une longue pique, qu'ils appliquèrent sur sa poitrine, sur ses flancs et dans son dos. Le chef le somma de rendre les images et quelques idoles Hindoues qu'il avait aussi emportées, mais il brisa ces dernières et les leur flanqua au visage. Lorsqu'ils commencèrent à le frapper, sa première idée fut de sauter à la gorge du chef et de l'étrangler, mais il pensa qu'il était plus digne d'un ministre du Dieu de paix de ne pas se défendre. Il se mit à genoux et fit un acte de contrition en les priant de le tuer promptement. Ils se contentèrent pourtant de le piquer superficiellement, tandis que l'un d'entre eux lui tira la barbe. Comme il se trouvait dans un petit sentier, il fut poussé en avant. Il saisit le premier adversaire qu'il put à la gorge et l'envoya rouler au milieu des autres et s'en alla sans qu'ils l'inquiétèrent davantage. Puis il loua une barque et alla exhiber les marques de son martyre au pro-vicaire apostolique, qui le garda auprès de lui et jeta l'interdit sur tous les villages rebelles. Comme ils redemandaient un prêtre, notre moine voulut y retourner, mais son supérieur lui ordonna d'attendre jusqu'après la fête de Saint-Benoît (21 mars). Quatre pères étaient déjà arrivés, mais leur santé laissait à désirer. En attendant, ils chassaient un peu malgré la chaleur torride. Ils allaient en voiture jusque dans la jungle, où il y avait pas mal de léopards, des sangliers et même des boas (6).

La même année, le chapitre général de la congrégation renonça à cette mission à cause du climat terrible. L'Evêque malade avait déjà démissionné en 1887.

#### 4. La grande crise (1888-1891)

W Jacmin retourna le 14 novembre 1888 à Affligem, après avoir passé quelques jours dans sa famille. Entretiens G. Heigl avait été promu à l'abbatiale. L'ex-missionnaire espérait partir bientôt pour la mission de Indian Territory en Oklahoma (U.S.A.). Là l'abbaye française de La Pierre-qui-Vire avait fondé le monastère du Sacré Cœur qui se montrait prêt à céder une partie de son territoire à la province Belge bénédictine. Le 16 décembre 1888, le préfet apostolique du Sacré Cœur, Ignace Jean, affirmait que la lettre du père Wilfrid lui avait apporté la consolation la plus grande. Le 19 janvier 1889 il manifestait déjà plus de réserve: «Reflexion faite, le bon père Wilfrid sera mieux encore au milieu de ses compatriotes qu'au sein du monastère de Sacred Heart, où la règle s'observe comme à la Pierre-qui-Vire. Du reste nous verrons ce bon religieux, quand nous irons en Belgique». L'Observance y était presque aussi dure qu'à la

Trappel. Pourtant son remplaçant, Thomas Dupéron, se montrait moins catégorique dans sa lettre du 17 février: «Wilfrid sera le bienvenu» (7).

Le 31 janvier 1889, il alla à Virton où sa mère s'était retirée avec sa sœur célibataire. Le 12 avril 1889, il partit pour le monastère de Buckfast en Angleterre, mais changea d'avis en cours de route et fit demi-tour alors qu'il était au monastère de Ramsgate. A son retour il séjourna au monastère de Steenbrugge près de Bruges et le premier contingent de missionnaires pour l'Amérique partit le 15 juin 1889 sans lui. C'était sans doute pour lui une déception amère qui contribua à le démoraliser encore plus. Il ne se plaisait plus nulle part.

Le 5 août 1890, il proposa à son abbé trois expédients pour sortir de sa situation fâcheuse: aller aux missions du Congo ou de l'Amérique; demander sa réduction au clergé séculier ou vivre quelque temps hors du monastère tout en restant bénédictin. L'abbé lui répondit le 10 octobre qu'il n'obtiendrait pas les permissions nécessaires, si ce n'est pour la sécularisation. Pourtant avant d'en venir à cette solution extrême, il lui fallait bien réfléchir. Il avait en tout état de cause besoin d'un évêque qui l'accepte dans son clergé. Sa situation pourrait changer. En tout cas il voulait parler avec lui avant d'entreprendre des démarches. Le 3 décembre 1890, W. Jacmin répéta qu'il était fermement résolu à se faire séculariser. Il n'y avait pour lui guère de salut que dans cette voie. Il avait consulté des hommes pieux et savants; il ajouta un extrait d'une lettre de son cousin, L. Lesquoy, professeur au grand séminaire de Namur, quant à la demande de prêtres wallons par Mgr. de Nève du séminaire Américain de Louvain.

Il donna trois motifs pour appuyer sa demande de sécularisation: il aurait emis ses vœux monastiques contraint par la crainte révérentielle; aux Indes il avait contracté une maladie qui lui rendait la vie monastique difficile; comme francophone il n'était capable d'exercer aucune fonction dans un monastère flamand. Sans doute exagérait-il les défauts. Néanmoins le 17 mars 1891, il obtint de la congrégation des réguliers la permission de vivre pendant un an en dehors du monastère sans l'habit monastique pour se constituer un patrimoine et chercher un évêque. En vertu de cette faculté, l'abbé-général R. Flugi d'Aspermont lui concéda le 24 mars les dispenses nécessaires.

Comme il ne pouvait aller au Congo, il accepta par la force des choses une charge de professeur à l'institut de Beauraing, une école moyenne avec deux classes latines, fondée par le doyen.

Le 7 juillet 1891, il obtint de Mgr. Edouard Joseph Bellin, évêque de Namur, la juridiction nécessaire pour prêcher et entendre des confessions dans tout le diocèse, mais pour un an seulement. Le 10 juillet, on lui concéda après un examen la faculté de remplir les fonctions de vicaire à Finnevaux et Mesnil-Eglise. La fonction de professeur ne lui convenant d'aucune façon, son désarroi fut encore aggravé. Après la distribution des prix à la fin de l'année scolaire, le doyen le fit appeler le 10 août et lui dit qu'il ne pouvait plus enseigner ni exercer aucune fonction sacerdotale

dans le diocèse. La seule solution, ajoutait-il, était de rentrer au monastère. Il le reconnut et adressa une petite carte émouvante à son abbé: «Je reviens à vous contrit et humilié. Je crois qu'il m'est absolument impossible de rester dans le monde. Voulez-vous me recevoir de nouveau? Seulement je souffrirais trop d'être dans une de nos maisons de Belgique. Ne pouvez-vous m'envoyer ailleurs? Tâchez seulement de ne plus me mettre avec des Flamands flamingants. Partout ailleurs j'irai». Ensuite il partit à l'abbaye de Westmalle pour y attendre la décision de l'abbé. Celui-ci demanda des renseignements à L. Lesquoy, qui répondit le 19 août 1891 de Virton, où il était en vacances. Il plaignait profondément son parent, car il avait du talent, de la générosité et de la bonne volonté, mais il était faible. Selon lui, c'était une âme à sauver par le couvent et beaucoup d'occupations. La famille fournirait d'ailleurs volontiers les ressources nécessaires pour l'envoyer dans un monastère d'Angleterre.

Entretiens W. Jacmin s'ennuyait à mourir chez les trappistes de Westmalle, comme il l'écrivit impatiemment le 15 août à l'abbé d'Affligem. Il reconnut que seul l'orgueil l'avait retenu de rentrer au monastère après le refus de l'envoyer au Congo ou en Amérique. Cette aventure était une bonne leçon, qui avait mis tout-à-fait hors de sa tête cette idée de quitter le monastère dans n'importe quel but. Les tentations dans le monde étaient trop nombreuses pour sa faible cervelle. Il revenait comme l'enfant prodigue à son père. Il était prêt à aller où l'abbé l'enverrait, il voulait même rester à Affligem, si c'était possible. Il proposa un entretien à Gand et un envoi éventuel au monastère de Buckfast en Angleterre.

Après avoir reçu la réponse bienveillante de l'abbé, datée du 16 août, il implora son retour sans formuler encore aucune condition. Il se déclarait prêt à aller n'importe où, même dans la province Belge. Ce ne serait après tout qu'une humiliation méritée. Depuis son départ de Steenbrugge il n'avait eu que des embarras de toute sorte. A Westmalle, il n'y avait personne à qui parler. Il répéta qu'il s'ennuyait à mourir. Après un conflit avec le prieur sévère, il partit le 21 août pour Affligem (8).

##### 5. Les vingt dernières années de sa vie (1891-1911)

W. Jacmin vécut désormais d'une façon exemplaire. Les sombres prédictions du prieur pessimiste de Westmalle ne se sont pas réalisées, tout au contraire. Depuis 1892, il s'occupait à peindre, à reconstituer surtout la galerie des portraits des abbés d'Affligem qui avait disparu avec la suppression de l'abbaye. Ce fut son plus grand mérite sur le plan historique! Il charmait aussi ses loisirs en faisant de la musique.

Le 24 septembre 1891, il obtint de l'archevêché l'autorisation de prêcher dans le diocèse. Le 12 octobre, il fut nommé bibliothécaire, mais rien de son administration n'a été conservé (9). C'est lui probablement qui a réalisé vers 1897 le transfert de la bibliothèque encore modeste vers la grande salle de l'Hôtel Episcopal. En 1892 et 1893, il avait un abonnement à titre personnel aux annales parlementaires (10). Il s'intéressait donc aussi à la politique. En 1903, il n'était plus bibliothécaire



Dom Henricus van den Zype, prévôt d'Affligem et abbé de Saint-André († 1659).

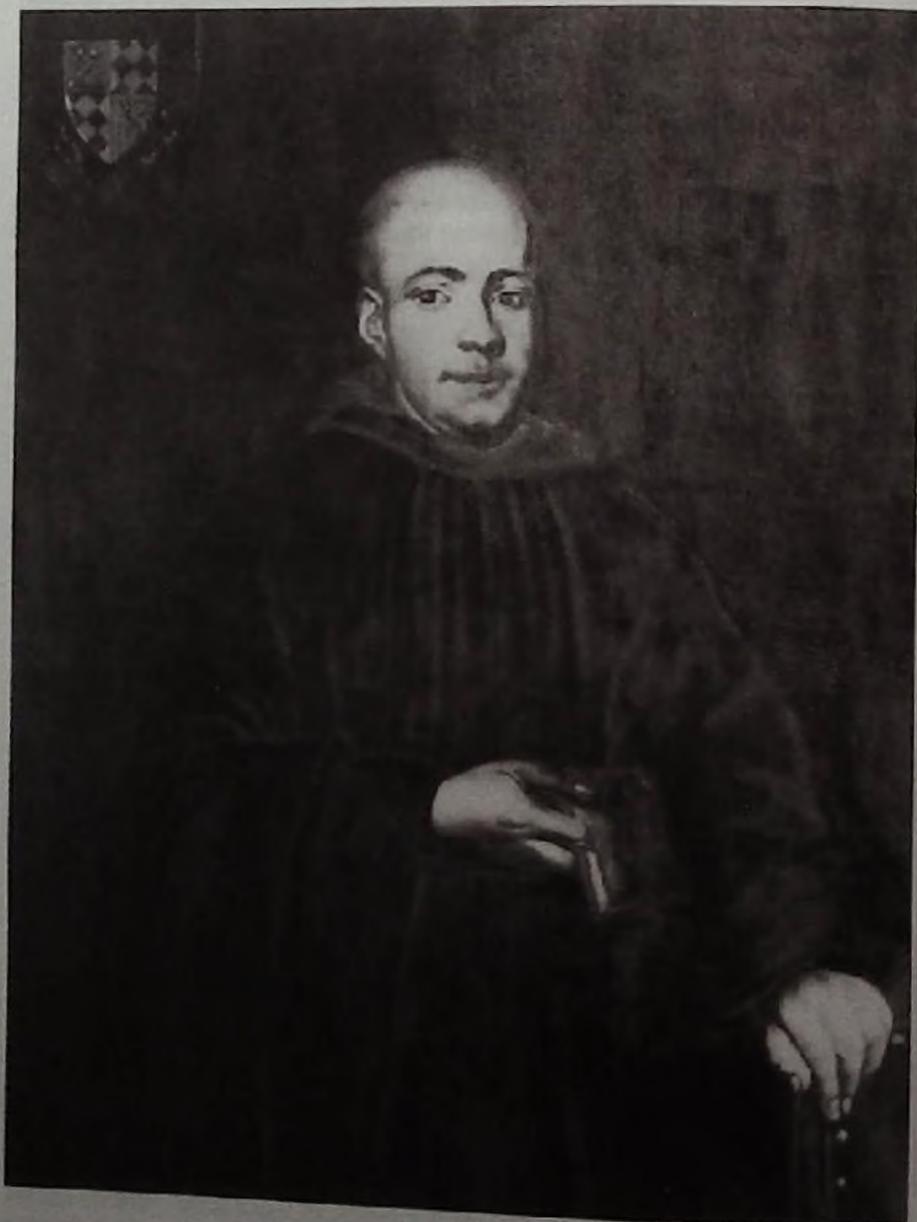
Comme professeur des humanités pour ses jeunes confrères, il se rendait très utile. Il enseignait surtout la rhétorique, la poésie et l'histoire. En 1905, il donnait le cours de français. Quoiqu'il ne parlât pas couramment le néerlandais, il prêcha à Steenbrugge et à Affligem. Il était aussi actif au confessionnal. Le 21 mai 1903, il prêcha en français pour un groupe de pelerins de Bruxelles. Il ne fit que peu de ministère à l'extérieur. Parfois il célébrait la messe chez les Ursulines de Ternat et aux châteaux de Moorsel (1905) et d'Asse-Morette, où il était le préféré du châtelain, Hubert Van Voorde, et surtout de sa mère, qui l'invitait à dîner. On le taquina parfois à ce sujet dans la communauté (11). Le 30 janvier 1906, il put accompagner son Abbé à Malines pour l'enterrement du cardinal Goossens.

Il était un confrère charmant, un blagueur qui animait les récréations par son hilarité. Il ne pouvait pas vivre dans la discorde, il ne gardait jamais de rancune, il cherchait la paix et était toujours prêt à pardonner. Quant à la nourriture et au vestiaire, il n'était pas exigeant (12).

Il vivait assez retiré, car il ne sortait que rarement en dehors des promenades hebdomadaires. Après son retour il a été surveillé plus strictement pendant quelque temps. En 1894 il alla en vacances, accompagné d'un confrère. Le 11 juin de cette année-là, il put tout de même assister à la consécration épiscopale de Mgr. De Brabandere à Bruges. En juin 1895, on le trouve à Merke heek, la nouvelle fondation au Limbourg Hollandais (13). Le 29 juillet 1897, il accompagna l'abbé Heigl aux fêtes jubilaires de l'abbaye de La Paix Notre-Dame à Liège, sans doute à cause de sa sœur moniale dans ce monastère. En dehors de ses vacances annuelles à Virton, il ne se rendait que rarement chez sa sœur et son beau-frère à Malines, mais eux-mêmes venaient parfois à Affligem. Le 10 septembre 1904, il reçut à Liège la profession de sa nièce, Dame Emilie Jacmin, comme nous l'avons mentionné plus haut dans la généalogie.

La santé de W. Jacmin commença à s'affaiblir en 1909. Le 4 octobre, il alla consulter de nouveau le docteur Ide à Louvain, qui lui avait déjà prescrit un régime alimentaire. Il lui avait débité son chapelet en pleurant «comme un veau» selon la lettre à l'Abbé. Le docteur constata de la neurasthénie, prescrivit un régime très compliqué et des vacances au grand air. Après avoir passé quelques jours chez son frère et sa belle-sœur à Bruxelles, Avenue Legrand, il alla se reposer chez ses sœurs, Marie et Céleste, à Virton. A Bruxelles un père Servite lui dit qu'il avait des raisons plus que suffisantes pour être dispensé de dire son bréviaire. Le 18 octobre 1909, il écrivit amicalement à son abbé qui s'entendait très bien avec lui. «J'espère que vous êtes toujours fort et gaillard comme quand je suis parti». Il était très affligé. Fatigué de vivre sans messe et sans communion, il avait voulu aller à la chapelle du collège. Accompagné d'un collégien qui le soutenait, il s'était mis en route, mais arrivé à la dernière marche du perron d'entrée, il s'affala jusqu'en bas. On le croyait mort. Les efforts des sœurs et des professeurs parvinrent à le remettre sur pieds et il put enfin «canin-casher» revenir à la maison (14). Le 29 mars 1910 il retourna à Affligem sans être guéri.

Une fois en promenade avec l'Abbe âgé, celui-ci tomba évanoui dans l'allée d'Alost et W. Jacmin arrangea son transport à l'abbaye sur le chariot d'un jeune paysan, Raymond Meert, un voisin du monastère (15). Pourtant l'abbé affaibli, qui démissionna en décembre 1911, allait lui sur-



Dom Bressé Regaers, dernier prévôt de l'Abbaye d'Affligem († 1808)

vivre encore dix-sept mois. Le 2 février 1911 il perdit sa sœur Céleste. Malgré son état maladif, il continuait à assister aux offices, même aux matines et aux laudes à 2 h. de la nuit. Le 2 juillet 1911, le prieur, Raphael Troch, lui conféra l'Extrême Onction. Le soir, son beau-frère, le lieutenant-colonel Jules Servais de Malines, averti par un télégramme, arriva à Affligem, mais le malade ne pouvait plus parler et ne le reconnut plus. Il mourut le 9 juillet 1911 à 9h15 de la matinée, en présence du prieur et d'autres confrères. Le 12 juillet on célébra ses obsèques solennelles. Il fut enterré au cimetière de Meldert, où la communauté avait alors une concession. Après une seconde absoute, chantée par le curé de la paroisse, six moines-prêtres portèrent le cercueil au tombeau (16). Les frères et sœurs survivants, un neveu et deux nièces, étaient présents et furent photographiés avec le vieux Père Abbé, G. Helgl, dans le corridor de l'Hôtel Episcopal d'Affligem (17).

Des notices nécrologiques assez détaillées furent publiées dans *De Godsdienstige Week van Vlaanderen* (18) et *De Mariagroet uit Affligem* (19); la première fut rédigée par D. Urbain Hendrickx, qui évoqua aussi dans son journal intime la vie et la mort de son confrère. Vers 1930, ses restes furent transférés au nouveau cimetière dans l'enclos de l'abbaye.

### C. L'Artiste

W. Jacmin s'est surtout distingué comme peintre de trente et un tableaux, dont sept de grandes dimensions. Il était exclusivement portraitiste, si ce n'est une vue de l'abbaye vers 1890, qui se trouve dans sa maison natale à Gérouville.

On ne sait pas où il a appris son métier de peintre. A-t-il été stimulé par l'exemple de Jules Bastien-Lepage (1848-1884) de Damvillers, qui s'est distingué comme portraitiste? Nous n'avons pu découvrir qu'un élément pour appuyer l'hypothèse de relations mutuelles. Selon Madame Marie-Louise Médard de Damvillers, présidente d'honneur de l'Association des Amis de Bastien-Lepage, l'artiste a peint en 1871 à Thiaucourt des portraits de Monsieur et Madame Jacquemin, qui étaient ses cousins (20). Pourtant l'histoire généalogique de la famille n'est pas encore assez développée pour affirmer des relations familiales entre le moine belge et l'artiste français.

Quelques tableaux seulement sont signés et datés. On dispose heureusement d'un inventaire, fait en 1941 par le Comte d'Arschot en collaboration avec les moines D. Cyprien Coppens et D. Pierre van Aalst, lorsque plusieurs contemporains de W. Jacmin étaient encore en vie. Un tableau lui fut tout de même attribué indûment (21).

Malgré le manque d'appréciation chez certains confrères, ses tableaux furent somptueusement encadrés pour décorer l'ancien réfectoire neogothique, le salon et la grande salle dans l'Hôtel Episcopal. Peut-être aux

frais de la famille Jacmin? En 1895, Ch. Manteau de Bruxelles demanda 160 fr. pour un encadrement, une somme importante pour ce temps-là! Certainement a-t-il bénéficié de l'aide et de la protection de l'Abbé Heigl. A l'exception du *Denier de César* qui disparut vers 1960, déjà très détérioré, tout son œuvre a été conservé. Le portrait de buste du cardinal de Franckenberg était presque perdu, mais B. Van den Broeck d'Opwijk a réussi à le restaurer. Actuellement, les tableaux de W. Jacmin sont appréciés généralement comme évocation historique du passé séculaire de l'abbaye et comme décoration imposante du nouveau réfectoire et de l'hôtellerie.

#### Inventaire de son œuvre

##### Originaux

1. Bénédiction abbatiale de G. Heigl.  
Huile sur toile: 220x310. 1892.  
Ce tableau, représentant la bénédiction abbatiale de G. Heigl en 1887 par Jourdain Ballsieper, évêque titulaire, a été exécuté d'après une photographie prise lors d'une reconstitution de la cérémonie. Des simples religieux avaient remplacé les prélats absents.
2. Portrait de G. Heigl.  
Huile sur toile: 107x78. 1893.  
Portrait en buste, en habit prélatrice, de G. Heigl, supérieur de l'abbaye en 1877, mitre en 1887, +1912.  
Armoiries en haut à gauche.  
Signé et daté dans le bas à droite: D.W. Jacmin. 1893.
3. Portrait de G. Heigl  
Huile sur toile: 81x56.  
Portrait en buste, en habit prélatice.  
Signé dans le bas à droite: D.W. Jacmin.  
Ce portrait se trouve actuellement dans l'abbaye St.-Benedictusberg à Vaals (Limbourg Hollandais).
4. Portrait de G. Heigl  
Huile sur toile: 230x145.  
Portrait plus grand que nature, en coule monastique, avec la statue de Notre-Dame d'Affligem à droite.  
Voir n° 2.
5. Portrait de Pierre-Lambert, cardinal Goossens  
Huile sur toile: 230x145. Vers 1900.  
Portrait plus grand que nature, en grand ornat pourpre, de P.L. Goossens, archevêque de Malines. A droite la statue de Notre-Dame d'Affligem.

6. Portrait du cardinal Jean-Baptiste (Odon) Pitra  
Huile sur toile: 230x145.  
Moine de Solesmes, préfet de la Bibliothèque Vaticane (+1889).
  7. Portrait de Jourdain Ballsieper  
Huile sur toile: 230x145.  
Evêque titulaire de Thanasia, vicaire apostolique du Bengale Oriental, moine d'Affligem (+1890).
  8. Portrait de Herman Renzel  
Huile sur toile: 110x78. 1903.  
Abbé de Merkelbaek, profès d'Affligem (+1922).  
Armoiries en haut à droite.  
Signé et daté en bas à droite: D.W. Jacmin. 1903.
  9. Portrait de Maur Lebeau  
Huile sur toile: 110x78. Vers 1910.  
Abbé de Termonde, profès d'Affligem (+1915).
  10. Ruine de l'église abbatiale  
Huile sur toile: 70x102.  
Au-dessus des cinq ogives de l'ancienne abbatiale on voit au fond le clocheton de la nouvelle église néogothique.
- ##### Copies
11. Portrait d'Henri van de Zype  
Huile sur toile: 110x80. 1895, 8 juillet, l'original fut apporté de Termonde.  
Abbé de Saint-André-lez-Bruges (+1659), prévôt d'Affligem de 1612 à 1616.  
L'original (1620) périt à Termonde en 1914.  
Armoiries en haut à droite.
  12. Portrait de Benoît van Haeften  
Huile sur toile: 110x90.  
Prévôt d'Affligem de 1616 à 1648.  
L'original, attribué à G. De Crayer, périt à Termonde en 1914.  
Armoiries en haut à gauche.
  13. Portrait de Bède Regaus  
Huile sur toile: 110x88.  
Dernier prévôt d'Affligem, de 1763 à 1808.  
L'original périt à Termonde en 1914.  
Armoiries en haut à gauche.

## 14. Portrait de Vérémond D'Haens

Huile sur toile: 110x77.

Supérieur de 1825 à 1846.

Copie d'après le portrait de F. Verhas à l'abbaye de Termonde.

## 15. Portrait de Benoît Van den Brulle

Huile sur toile: 100x77.

Abbé titulaire et supérieur à Termonde de 1846 à 1857, + en 1870.

Copie d'après le portrait de J. Verstraeten (1858?) chez la famille T. Van den Brulle-De Vos à Alost.

## 16. Portrait de Guillaume, cardinal de Croy

Huile sur toile: 110x77. 1899.

Archevêque de Tolède, coadjuteur en 1512, puis abbé d'Affligem, +1521.

Repris à la gravure de Jacques De Bye, réduite au buste.

Armoiries en haut à droite.

Signé et daté dans le bas à droite: D.W. Jacmin. 1899.

## 17. Portrait de Charles de Croy

Huile sur toile: 110x77.

Evêque de Tournai, abbé d'Affligem de 1521 à 1564.

Repris à la gravure de Jacques De Bye, réduite au buste.

Armoiries en haut à droite.

Signé en bas à droite: D.W. Jacmin.

## 18. Portrait d'Antoine, cardinal Perrenot de Granvelle

Huile sur toile: 110x77.

Archevêque de Malines, abbé d'Affligem de 1569 à 1582, +1586.

Cette copie comme aussi les dix suivantes ont été exécutées d'après des portraits à l'archevêché de Malines.

Armoiries en haut à gauche.

## 19. Portrait de Jean Hauchin

Huile sur toile: 110x77.

Archevêque de Malines et abbé d'Affligem de 1583 à 1589.

Armoiries en haut à gauche.

## 20. Portrait de Matthias Hovius

Huile sur toile: 110x77.

Archevêque de Malines et abbé d'Affligem de 1595 à 1620.

Armoiries en haut à gauche.

## 21. Portrait de Jacques Boonen

Huile sur toile: 110x77.

Archevêque de Malines et abbé d'Affligem de 1621 à 1655.

Armoiries en haut à droite.

## 22. Portrait d'André Cruesen

Huile sur toile: 110x77.

Archevêque de Malines et abbé d'Affligem de 1657 à 1666.

Armoiries en haut à gauche.

## 23. Portrait de Jean de Wachtendonck

Huile sur toile: 110x77.

Archevêque de Malines et abbé d'Affligem de 1667 à 1668.

Armoiries en haut à gauche.

## 24. Portrait d'Alphonse de Berghes

Huile sur toile: 110x77.

Archevêque de Malines et abbé d'Affligem de 1671 à 1689.

Armoiries en bas à droite.

## 25. Portrait de Humbert de Precipiano.

Huile sur toile: 110x77.

Archevêque de Malines et abbé d'Affligem de 1690 à 1711.

Armoiries en haut à gauche.

## 26. Portrait de Thomas cardinal d'Alsace et de Boussu

Huile sur toile: 110x77.

Archevêque de Malines et abbé d'Affligem de 1715 à 1759.

Armoiries en bas à gauche.

## 27. Portrait de Jean Henri cardinal de Franckenberg

Huile sur toile: 110x77.

Archevêque de Malines et abbé d'Affligem de 1759 à 1801, + en 1804.

Cette copie ne reproduit que le buste du portrait original.

Armoiries en bas à gauche.

## 28. Portrait de Jean Henri cardinal de Franckenberg

Huile sur toile: 230x145.

Copie plus grande que nature, en grand ornat de pourpre.

## 29. Portrait de Pie X

Huile sur toile: 115x85. Vers 1900.

## 30. Christ en croix

Huile sur toile: 205x130.

Copie d'après A. Van Dijk.

Signé dans le bas à droite: D.W. Jacmin.

## 31. Denier de César

Huile sur toile: 110x145.

Copie d'après P.P. Rubens.

Ce tableau, déjà fort détérioré, disparut vers 1960.

### Conclusion

L'histoire de la famille Jacmin et de D. Wilfrid en particulier ressemble parfois à un roman. Ce jeune soldat Christophe Jacmin, qui circule pendant quinze ans à travers l'Europe et affronte la mort sur les champs de bataille de Napoléon; cette épouse fidèle, Barbe Jobert, qui l'attend patiemment pour l'accueillir finalement comme officier brillant, couvert de gloire; puis la chute du premier empire et l'émigration.

Ensuite il y a ce petit-fils étonnant, doué sans doute, intelligent et artiste, plein de bonne volonté, mais faible de caractère. Successivement, il rêve d'être prêtre séculier, avocat, négociant, professeur, trappiste, missionnaire, mais il va finir sa vie paisiblement, après bien des luttes intérieures, dans un monastère bénédictin flamand, fidèle à son vœu de stabilité. On voudrait résoudre les énigmes qui entourent sa vie, mais en vain, elles continuent à intriguer l'historien: le milieu de sa formation artistique, les circonstances de sa «conversion», le choix de l'abbaye lointaine d'Affligem.

Son œuvre picturale reste d'importance locale, intéressante surtout sur le plan historique, d'autant plus que certains anciens portraits qu'il a copiés, ont disparu dans l'incendie qui a ravagé Termonde en 1914. On peut regretter qu'il n'ait pas développé davantage ses dons, car il avait incontestablement du talent. Il est trop resté un amateur, quoique non sans mérites. Ses tableaux pompeux de prélats fastueux d'autrefois sont les témoins éloquents du grand passé de son abbaye et de son attachement filial à son Abbé.

### Notes

- (1) Nous remercions la famille Jacmin, l'évêché de Namur, les cisterciens de Chimay, les bénédictines de Liège et de Ryde, les sœurs de la Doctrine Chrétienne pour la communication des données de leurs archives. G. WILLEMS, U. VAN HAVER et R. TROCH, *Ephemeris abbatiae SS. Apostolorum Petri et Pauli de Affligem (1833-1889)*, dans A.A.A. (Archives de l'abbaye d'Affligem), 7G3; U. HENDRICKX, *Dagboek (1906-1923)*, in A.A.A., 7G4.
- (2) R. TROCH, *Aanteekeningen (1878-1882)* et *Notamina (1883-1885)*, dans A.A.A., 7G7.
- (3) A.A.A., 1H1, *Catalogus novitiorum*, t. I, p. 84-85.
- (4) A.A.A., 502, *Sacristie*.
- (5) A.A.A., 1H1, *Catalogus novitiorum*, t. I, p. 85.
- (6) A.A.A., Archives de la famille Jacmin à Géroville.
- (7) A.A.A., 4D4, *Correspondentie van I. Jean en Th. Duperon, apostolische prefecten van de Sacred Heart Mission met abt G. Heigl (1888-1891)*.
- (8) A.A.A., 5H76, *Dossier J. Jacmin*.
- (9) A.A.A., G. WILLEMS, U. VAN HAVER; R. TROCH, *Affligeniense diarium (1889-1898)*, dans A.A.A., 7G3.
- (10) A.A.A., 603, *Grand Livre (1892-1908)*.
- (11) A.A.A., 517, *Correspondentie van U. Hendrickx; De Mariagroet uit Affligem*, t. XII, 1911, p. 155-156.
- (12) U. HENDRICKX, *Dagboek (1906-1923)*, dans A.A.A., 7G4.
- (13) A.A.A., 603, *Grand Livre (1893-1908)*.
- (14) A.A.A., 5H6, *Dossier W. Jacmin*.
- (15) A.A.A., Communication orale par sa sœur, Irma Meert.
- (16) U. HENDRICKX, *Dagboek (1906-1923)*, dans A.A.A., 7G4.
- (17) Cette photo, ainsi qu'une photo de W. Jacmin, est conservée dans la famille à Géroville, qui nous en a donné des copies.
- (18) T. LXIV, 1911, p. 87-88.
- (19) T. XII, 1911, p. 155-156.
- (20) A.A.A., 5H76, *Dossier W. Jacmin*.
- (21) C. COPPENS, *Kunstschaten van Affligem*, dans *Honderd Jaar Affligem*, Hekelgem, 1980, p. 55-58.

Le numéro 282 du «Brabantse Folklore en Geschiedenis» publie une étude intitulée «Het Beestenboek».

Inleiding door B. DE GROOF en J. VERBERCKMOES

Over de auteurs

Het Varken (*Sus scrofa*) Over misdadige dieren en hun verdiende loon, door T. VERSCHAFFEL

De wolf (*Canis lupus*) Angst en vervolging in de Nederlanden, door B. DE GROOF

De vlieg (*Musca domestica*), of de macht van een kleinheid, door T. VERSCHAFFEL

De hond (*Canis familiaris*) Hondenpsychologie bij Justus Lipsius, door J. PAPPY

De kikvors (*Rana esculenta*), of over de amfibische bewoners van de Hollandse moerasen in de 17de eeuw, door J. VERBERCKMOES

De luis (*Pediculus humanus*) De belangstelling voor het kleine, door B. DE GROOF

De koe (*Bos taurus*) Interesse voor het veestuk in het 19de-eeuwse België, door L. PIL

Het paard (*Equus caballus*) Barnum in Gent (1901) label van de circus- en de werkpaarden, door H. VERSCHAFFEL

De zwaan (*Cygnus*) Van Iroise totem tot poëtisch plaatje, door L. DUERLOC

Ancere recente studies